This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 010 110 559

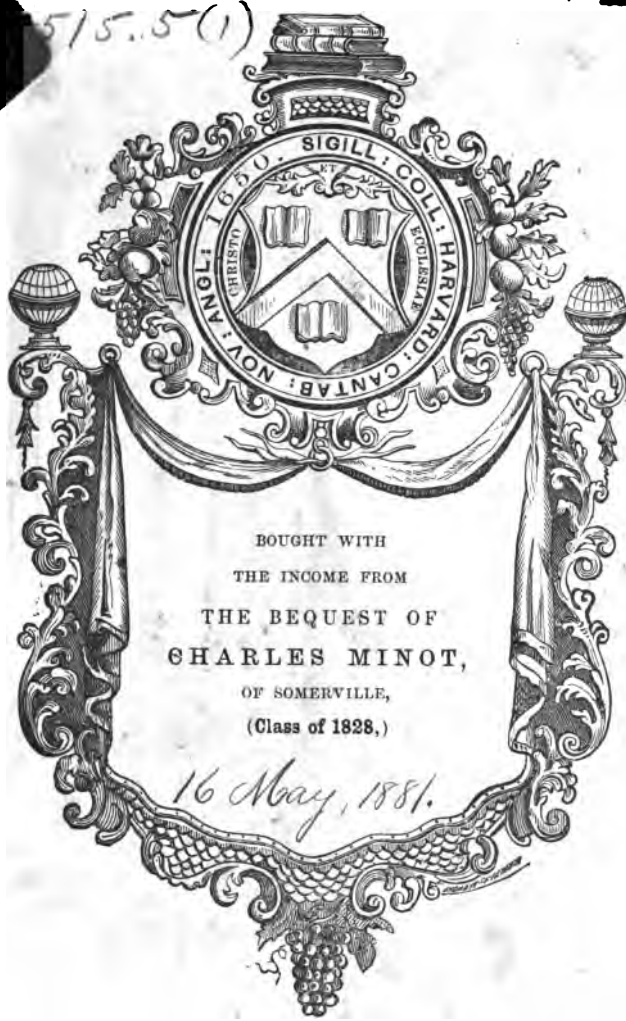
515.5(1)

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
16 May, 1881.

515.5(1)

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
16 May, 1881.

515.5(1)



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
16 May, 1881.

LETTRES A MON FILS

Louise Florence Pétronille de la Live

ŒUVRES DE Mme D'ÉPINAY

(Tome Ier)

LETTRES

A MON FILS

Réimprimé sur l'édition de Genève, 1759

AVEC UNE INTRODUCTION

Paul Ariand par

M. CHALLEMEL-LACOUR

A PARIS

CHEZ A. SAUTON, ÉDITEUR

Rue des Saints-Pères, 8, au premier

M DCCC LXIX

405 5.5
1

MAY 16 1881
Minot fund.
Tom. I.-II.

INTRODUCTION.

Un homme d'esprit qui n'a besoin des conseils de personne, amateur éclairé du XVIIIe siècle jusqu'en ses moindres bagatelles, m'a fait l'honneur de me consulter sur l'idée de réimprimer ces deux petits volumes. Imprimés une première fois à Genève, en 1758, *à quelques exemplaires, et destinés par l'auteur à ne pas sortir d'un cercle d'amis, ils peuvent passer encore aujourd'hui*

pour à peu près inconnus; et c'est un premier mérite. Ils renferment d'ailleurs assez d'observations délicates et finement exprimées pour plaire à ceux qui goûtent partout la justesse. Enfin, ils éclairent d'un rayon de plus un côté toujours amusant du XVIIIe siècle, la manie de la dissertation prêcheuse : les principes, les mœurs, la sensibilité, tous ces mots caractéristiques de l'époque, abondent à chaque page; c'est un aimable monument du ridicule d'un temps qui s'est montré impitoyable pour tous les ridicules, et flatté plus qu'aucun autre de n'en avoir aucun. Nous avons pensé, et l'éditeur a cru comme nous, qu'on pouvait hasarder sans trop de risque cette publication, en la relevant de l'élégance et du soin qui conviennent à ces précieuses raretés.

Avec toute la galanterie dont je suis

capable, je ne saurais, en vérité, ranger Mme d'Épinay parmi les écrivains dont il n'est permis de rien ignorer. Cependant son nom, rafraîchi depuis cinq ou six ans par la réédition de ses Mémoires, est de ceux qui excitent la curiosité, et il donne quelque prix à tout ce qu'elle a fait. Tout mérite à part, c'est beaucoup pour elle de s'être accrochée en passant à un grand homme. Que serait-elle, malgré l'énorme roman d'où l'on a extrait la matière de ce qu'il est convenu d'appeler ses Mémoires, sans ses relations avec Rousseau? Et ces Mémoires eux-mêmes, avec l'agrément qu'on ne peut refuser d'y reconnaître et les nombreuses qualités que certains critiques y ont complaisamment découvertes, combien l'intérêt en serait diminué s'ils ne se rattachaient à la crise la plus décisive de la vie du philosophe de

Genève! Mme d'Épinay a le bonheur d'être partie au procès dans lequel éclate la grande scission de l'esprit philosophique; elle a eu l'heureuse idée de rassembler, elle aussi, bien entendu pour se donner gain de cause, les pièces du dossier. Elle a composé son plaidoyer comme Rousseau, et les personnages qui figurent dans l'un figurent aussi dans l'autre; elle lutte avec Rousseau de courage dans les confidences; elle porte comme lui la franchise jusqu'à l'héroïsme, — les impertinents disent jusqu'au cynisme, — en prenant toutefois, comme lui, habilement ses mesures pour ne pas se faire tort et pour se parer des mêmes vertus. Sauf le génie de l'écrivain, ses Mémoires sont la contre-partie des Confessions, *et c'est assez : cette concurrence la grandit infiniment, et consacre, en quel-*

que façon, tout ce qui est sorti de sa plume.

C'est justement vers l'époque de cette brouille fameuse, où s'agitaient, sous l'apparente frivolité des griefs, des rivalités d'un ordre beaucoup plus sérieux, c'est avant et pendant le voyage à Genève, qui fut l'occasion de la rupture, qu'ont été écrits la plupart de ces morceaux. Nous savons avec la dernière exactitude quelle est alors la situation réelle de Mme d'Épinay, dans quelle situation d'âme et d'esprit elle se trouve. Elle a trente ans. Fort maltraitée, et de plus d'une façon, par son mari, elle a reconquis sa pleine liberté. Elle a déjà épuisé plus d'un roman; Francueil, son premier amour, l'a trahie et abandonnée. Elle a essuyé les injustices du monde, défrayé à son tour les conversations oisives, fourni matière à la ca-

lomnie. Elle a aussi rencontré des chevaliers; elle en est, pour l'heure, à son second amant, M. Grimm, le Germain aux yeux de grenouille. Elle peut se considérer comme une femme d'expérience, chose qui devient, vers la trentaine, une consolation bien nécessaire. Elle vit entourée d'un luxe extravagant, dans lequel va s'engloutir peu à peu, du fait de son mari, une fortune considérable, une fortune de fermier général. Chaque matin, l'antichambre est encombrée de gens qui attendent; lorsqu'elle sort de son appartement, deux estaffiers crient : « Madame, messieurs; voilà Madame! » et tout ce monde se range en haie sur son passage. Pour atteindre au bout de la journée, elle a la musique, la comédie; elle a Francueil; elle a les conversations philosophiques avec Duclos, avec

Grimm, avec Saint-Lambert, avec Desmahis, qui n'est pas encore devenu dévot, avec Rousseau, qu'elle a eu soin de placer à sa portée, à l'Ermitage, comme une ressource pendant l'été. Elle a un fils de dix ans, qu'on lui a enlevé de bonne heure pour le placer au collége du Plessis, en chambre, avec un laquais, sous la direction d'un pédant appelé M. Linant, et qu'on vient de lui rendre; elle a une fille de neuf ans, confiée aux soins d'une institutrice, Mlle Durand. Voilà de l'occupation; et cependant la musique, la comédie, la conversation, l'amour, les soins maternels, laissent encore des heures dont le vide est difficile à combler. Que faire? Du matin au soir, on entend parler autour de soi littérature, philosophie, morale; on vit sans cesse avec les gens d'esprit. Discrète et timide, fort éloignée de s'en

faire accroire, on est sérieuse pourtant, et l'on ne peut se cacher qu'on est spirituelle. Pourquoi n'écrirait-on pas? On s'exerce clandestinement d'abord, sans nulle pensée de publicité, tout au plus avec celle de soumettre ces essais à son ami. A-t-on une lettre à écrire, par le soin, la composition, le travail, on en fait un morceau; on a d'ailleurs sous la main un correspondant tout près, son fils, qu'on a le devoir d'instruire, le droit de sermonner à l'aise. Le prétexte est trouvé, et c'est ainsi que Mme d'Épinay devient peu à peu littératrice.

A l'en croire, elle aurait commencé son roman dès le lendemain de son mariage; elle l'aurait écrit à mesure qu'il s'accomplissait. Cela est peu probable. Il faut avoir vécu pour songer à recueillir les souvenirs de sa vie. L'existence, d'ailleurs, ne s'ordonne pas d'elle-

même si savamment. Tout, jusqu'aux dates, est, dans ses Mémoires, visiblement arrangé; les conversations sont menées comme des scènes de comédie; les chutes successives de l'héroïne sont préparées avec une adresse qui la dispense de toute excuse, tant elles sont l'œuvre de la fatalité, tant elles paraissent inévitables, j'ai presque dit méritoires. Cet art, profondément calculé, décèle une main exercée depuis longtemps. C'est à quoi, je pense, n'ont pas fait assez attention de graves critiques qui, avec une candeur admirable pour leur âge, ont pris au pied de la lettre toutes les assertions de la dame, considéré comme historiques tous les récits de ses Mémoires, et qui se sont armés de ces témoignages contre ceux de Rousseau. N'ayez pas peur : je ne veux pas engager une fois de plus le

lecteur dans les ronces et les épines de ce procès. Ce que je veux dire seulement, c'est que tous ceux à qui nous avons affaire, y compris Mme d'Épinay, sont des littérateurs, l'espèce du monde la plus habile à mentir quand elle y est intéressée. A la fin de sa vie, Mme d'Épinay se rangea définitivement parmi les auteurs, en publiant ses Conversations d'Émilie, *qui obtinrent, en* 1783, *de l'Académie française, le prix d'*utilité.

Dans les Mémoires de Mme d'Épinay, ou, pour mieux dire, dans ce recueil de souvenirs arrangés qu'elle avait plus exactement appelé son roman, il y a, qu'on ne l'oublie pas, une grande part à faire à l'auteur, c'est-à-dire au comédien. Comment en serait-il autrement? Elle est bien auteur jusque dans les Lettres à mon fils *et dans* Mes moments

heureux. *Vous vous attendez au ton abandonné d'une causerie maternelle, à la familiarité sans prétention et à la liberté aisée d'une correspondance d'amis; vous rencontrez, au lieu de cela, la dignité soutenue d'un écrivain qui raisonne sur une thèse, avec esprit et délicatesse, je le veux bien, mais avec poids et calcul. Tant de travail était trop d'honneur pour un marmot de dix ans, qui ne paraît pas s'être distingué par une précocité exceptionnelle, et qui, d'après le peu qu'on sait de son histoire, n'avait guère que l'étoffe d'un sot. Mme d'Épinay s'avisa de montrer les deux premières lettres à l'un de ses* Ours, *au plus mal léché. Il lui répondit que l'idée d'écrire à son fils était très-heureusement trouvée « pour lui former le cœur et l'esprit »; que les lettres étaient bonnes, excellentes en elles-*

mêmes, mais qu'elles ne valaient rien pour lui. O bêtise et naïveté toujours nouvelles de la philosophie! Rousseau ne s'occupait que de l'enfant; il ne songeait pas à la mère; il ne voyait pas qu'elle n'écrivait que pour sa propre satisfaction. Lorsqu'elle fit imprimer ses lettres, elle y mit pour épigraphe ces trois mots : Facundam faciebat amor, *l'amour me faisait parler. Devise heureusement équivoque, et choisie, comme doit l'être toute devise, pour donner à penser. Ce n'est pas l'amour maternel, c'est un autre amour qui alors remplissait son cœur et la rendait éloquente; toute fraîche encore, sa passion pour Grimm exaltait tout en elle, redoublait son activité, lui faisait un enchantement de ses devoirs, et ouvrait mille issues au trop plein de son âme. Écrire et philosopher était encore un*

moyen de plaire à son amant le philosophe.

*Mme d'Épinay se piquait d'avoir des idées sur l'éducation. C'était le grand cheval de bataille du XVIIIe siècle; partout, en Allemagne et en Angleterre comme en France, il n'y avait pas d'affaire plus importante, de question plus souvent agitée, que la fabrication de l'homme idéal et du citoyen parfait; mille systèmes étaient en concurrence, et il fallait de toute nécessité prendre parti là-dessus, comme aujourd'hui sur la politique. On peut croire qu'il en était beaucoup parlé dans une société où se trouvait Rousseau; il n'avait pas encore composé l'*Émile, *qui ne viendra que dans quelques années, mais il était né pédagogue, et sans doute il ne se faisait pas faute d'essayer dans la conversation les idées qui remuaient dans*

sa tête. Aussi fait-il beau voir de quel ton sérieux on traite ce sujet autour de Mme d'Épinay, avec quelle solennité on y prépare un examen du bambin que M. Linant est chargé d'élever; on convoque l'arrière-ban de la famille, on y met en branle la philosophie dans la personne de MM. Duclos, Saint-Lambert, Rousseau, « lequel fera, dit M. d'Épinay, des questions saugrenues qui égayeront l'ennui de la chose. » Mme d'Épinay se montre constamment préoccupée de l'éducation de ses enfants; elle y consacre bien une heure ou trois quarts d'heure par jour, tant sa sollicitude est vive. Ce devoir, toujours présent à sa pensée et si fidèlement rempli, est son orgueil; il toucherait davantage si elle y mettait moins d'affectation. Placée entre les obligations de l'amour et celles de la maternité, forcée de partager

équitablement sa tendresse entre son amant et ses enfants, de dérober à leurs yeux l'exemple de ses faiblesses, pour ne leur laisser voir que l'austérité de ses principes, elle s'en tire à merveille, et de manière à mériter les éloges de M. Grimm. Elle se fait écrire par lui : « Une des choses, ma tendre amie, qui vous rend le plus cher à mes yeux, est la sévérité et la circonspection sur vous-même que vous avez surtout en présence de vos enfants. Il faut bien se résoudre à blâmer devant eux ce qui fait le bonheur de la vie; mais c'est que la société et ses sottes institutions ont tout corrompu. On ne saurait réformer, il faut donc se soumettre. Les enfants sont bien pénétrants! Ils ont l'air de jouer : ils ont entendu, ils ont vu. Oh! combien de fois cette crainte a corrompu la douceur des moments passés près de vous! » C'est

fort gênant, en vérité, et la privation est dure d'être forcé de se contenir. Mme d'Épinay la supporte, parce qu'elle est une femme à principes; elle tombera, et plus d'une fois, mais ces belles règles de conduite sévère dont elle aime à répéter la formule ne fléchiront pas. Elle sait gré à M. Grimm de la sévérité de ses maximes : on a la double joie de pécher ensemble, et celle de se condamner philosophiquement d'une commune voix. La vie laissera quelque chose à dire, mais l'esprit ne composera jamais, et, dans ses naufrages multipliés, on conservera comme abri suprême le stoïcisme des paroles.

S'il est vrai que Mme d'Épinay eût des idées personnelles sur l'éducation, qu'on ne les cherche pas du moins dans les Lettres à mon fils. *Quand une femme a un système, quand elle parle philoso-*

phie, morale, éducation ou politique, il est bon généralement de regarder par-dessus son épaule s'il n'y a pas derrière elle quelqu'un qui la souffle à son insu. A travers Mme d'Épinay, et dans ce que ses idées ont de particulier, c'est Rousseau, c'est Diderot, qu'on entend. Elle parle comme Alceste ou Rousseau de la politesse mondaine, de la banalité des éloges, de cette continuité de mensonges qui est en partie le fond de la civilité et la condition du savoir-vivre. Le plus souvent elle se contente de rafraîchir, en y répandant son vernis d'élégance, de jolis lieux communs sur la bassesse de la flatterie et de la fausseté, la nécessité de l'attention, le poison envahissant de la paresse. Elle invente des paraboles un peu prolongées pour faire ressortir les dangers de l'entêtement et de la faiblesse. Elle prêche gracieuse-

ment sur la bienfaisance et l'humanité, sujet qu'elle traite avec un soin particulier, et pour lequel on la voit invoquer les conseils et l'aide de Saint-Lambert, car c'est un sujet difficile : « il faut faire pleurer, ou cela ne vaudra rien. » Le doigt de l'auteur se laisse surprendre ici, en décelant la recherche du procédé mis à la mode par Diderot, la rhétorique pleurarde, le pathétique à tout prix. Elle recommande les plaisirs champêtres, le goût de la nature, l'observation des petites choses; c'est ce qu'elle répète avec insistance à l'institutrice de sa fille, à qui elle veut qu'on apprenne à voir travailler les insectes. En toute occasion, je trouve que Mme d'Épinay entre dans de bien petits détails; elle risque d'embarrasser par la minutie de ses conseils ceux à qui elle a confié le soin de ses enfants. Ou bien

elle avait affaire à des imbéciles, et ce choix ferait peu d'honneur à sa sollicitude maternelle; ou bien les personnes qu'elle avait prises pour gouverner ses enfants n'étaient ni au-dessus ni au-dessous du commun, et dans ce cas elle a tort de ne pas laisser davantage à leur discernement. Mme d'Épinay a l'esprit d'empire, le goût de régenter, la manie de l'artificiel; elle va jusqu'à arranger de petites comédies à la Rousseau pour faire sentir à ses enfants leurs défauts. L'éducation n'est pas seulement un devoir pour elle, c'est encore un jeu.

Le plus étrange est qu'avec tout cela elle n'y croit qu'à demi. Un des meilleurs passages de ses lettres est celui où elle émet des vues très-justes sur le pouvoir borné de l'éducation, sur l'opposition de ce qui se dit aux enfants et de ce qu'ils voient dans le monde : « Je

dirai bien à mon fils qu'il est d'un homme vil de mal remplir les devoirs de son état; mais il verra tous les jours que ces hommes vils ne laissent pas que d'être considérés. Je lui dirai qu'on n'a droit à sa propre estime et à la considération publique qu'autant qu'on est utile à ses concitoyens, et que pour y réussir le vrai moyen est de se mettre en état de rendre des services à sa patrie; je l'entends me demander ce que c'est que citoyen et patrie, et je me garderai bien de l'envoyer faire cette question dans le monde : on lui rirait au nez; on lui dirait qu'en France il n'y a jamais eu et ne peut y avoir ni l'un ni l'autre. » *Un peu plus, et elle s'affranchissait des idées à la mode, elle sortait des systèmes et de la déclamation, elle se rapprochait de la vérité en se rapprochant de la définition profonde et plai-*

sante que donnait de l'éducation, à la barbe des théoriciens et des réformateurs, l'abbé Galiani : « L'éducation est la même pour les hommes et pour les bêtes; elle se réduit toute à ces deux points : Appprendre à supporter l'injustice, apprendre à souffrir l'ennui. *Que fait-on faire dans un manége à un cheval? Le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le pas; mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir. On lui apprend à prendre ces allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice), et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec, ou le français, à un enfant, ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse, c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et à s'ennuyer) et à être battu par un être né son égal (et à souffrir). »*

Dans ses lettres, Mme d'Épinay abuse un peu, comme je l'ai dit, des mœurs, *de la* sensibilité, *etc. Ce jargon, né du commerce des femmes et des philosophes, fleurira pendant cinquante ans au moins, depuis les commencements de l'Encyclopédie jusqu'à Robespierre. Nous en sourions, et nous en avons le droit; mais avons-nous bien celui de nous en moquer? Ce sont les expressions typiques d'une époque, et chaque époque a les siennes, qu'elle affectionne, qu'elle répète jusqu'à ce que d'autres les remplacent et en fassent sentir le ridicule. Elles amusent comme des tics passagers par lesquels se trahit involontairement l'absence des qualités qui sont l'ambition ou l'hypocrisie du moment; elles échappent comme une protestation irréfléchie contre les défauts qu'on sent et qu'on voudrait dissimuler;*

elles plaisent enfin comme une demi-réparation des ruines qu'on amoncelle en se jouant. Qui est, au XVIIIe siècle, le plus intarissable sur les mœurs? C'est Diderot, l'auteur des Bijoux indiscrets, *l'amant suranné de Mlle Volant, l'écrivain au langage cynique, le peintre sanguin des sensualités racontées par Bougainville, le démolisseur de tous les préjugés qui se résument dans la pudeur. La société la moins accoutumée à rien ménager, à sacrifier à des devoirs qui l'ennuient le soin de ses plaisirs, la société la plus rieuse, la plus étourdie, la plus égoïste, la plus impitoyable dans son persifflage, la plus mobile dans ses impressions, fait consister dans la sensibilité la fleur de toutes les vertus. Plus tard, quand les bouleversements de la société et la ruine de toutes les idées auront usé jusqu'à l'é-*

tonnement et à l'admiration, vers la fin du Directoire, quand on en sera venu à ne croire à rien, Mme de Staël entreprendra de remettre l'enthousiasme à la mode, et elle réussira du moins à mettre le mot en honneur. Plus tard encore, quand la plate uniformité des sentiments et des habitudes se sera répandue partout, quand la vulgarité sous toutes les formes, confondant les groupes jusque-là séparés, aura tout envahi, et que la société se sentira embourgeoisée jusqu'au cœur, c'est le mot distinction *qui deviendra, dans la conversation et dans la langue littéraire, la ritournelle obligée, le résumé des perfections mondaines.*

Les femmes, ferventes adoratrices de toutes les modes, sont naturellement les dernières à secouer de pareils jougs. Mme d'Épinay parle donc le langage

des moralistes de son temps, parmi lesquels elle a droit d'être comptée. Je prends le mot de moraliste dans le sens qu'on peut lui donner au XVIIIe siècle; car il y a au moins deux espèces de moralistes. Les uns pénètrent dans les caractères des hommes, en analysent les ressorts, les définissent sous forme de descriptions vivantes ou de maximes frappées en médailles : ce fut le don exceptionnel et charmant du XVIIe siècle, où fourmillaient dans le monde et parmi les femmes, à côté des La Rochefoucauld et des La Bruyère, une multitude infinie de moralistes au petit pied; ils observent sans système, quoique parfois de l'ensemble de leurs observations accumulées ressorte à leur insu le plus vrai des systèmes, celui de la nature humaine. Malgré le seul nom qu'on puisse citer, celui de Vauvenargues, pur imi-

tateur, cette sorte de moralistes n'existe plus guère au XVIIIe siècle : alors on moralise sur la vie; la société, la conduite, l'éducation, tout devient l'objet de théories plus ou moins ingénieuses, et l'on ne voit les rapports des choses, on ne juge les caractères des hommes, qu'à travers le voile de ces théories ; il ne s'agit plus simplement de regarder et de peindre, il est surtout question de réformer; on discute, on conseille, on prêche. Et c'est de quoi s'acquitte fort bien Mme d'Épinay. Il faut croire qu'elle y prend un vif plaisir : ce qu'elle appelle Mes moments heureux *sont ceux où elle peut se livrer sans réserve, avec ses amis, à ce marivaudage philosophique. Elle commence de bonne heure. Il faut voir comme à vingt-deux ans elle morigène une de ses amies, la femme du futur chancelier Maupeou,*

mari incommode, ombrageux, à qui sa femme donnait, à ce qu'il paraît, des prétextes de jalousie! Les conseils que lui prodigue Mme d'Épinay sont d'une personne sensée, infiniment circonspecte, mais aussi parfaitement déniaisée. Il n'est pas aisé de faire accorder cette science précoce et déjà consommée du péril avec l'ignorance dont l'Émilie des Mémoires a tant de peine à guérir, en dépit des leçons de Mlle d'Ette.

C'est certainement dans une de ces journées heureuses où l'amour effaçait le souvenir de ses anciennes épreuves, où la vie recommençait à lui sourire, que Mme d'Épinay a tracé d'elle le portrait fort soigné qu'on lira au début du second volume. Il manifeste un parfait contentement de soi-même, et, comme tous les portraits autographes, il n'a rien de pénible pour l'amour-propre du

modèle. La finesse, l'esprit, l'élévation, le courage, la simplicité, la réflexion, la discrétion, la confiance en ses amis portée jusqu'à l'imprudence, voilà quelques-unes des qualités que Mme d'Épinay a reconnues en elle. Quand on se voit ainsi partagée par la nature, on peut confesser quelques défauts : c'est le lest nécessaire pour rattacher la créature la plus parfaite à notre monde terraqué, et l'empêcher de se perdre dans la région des anges. Sans y regarder de trop près et sans marchander à Mme d'Épinay les mérites qu'elle s'attribue, il faut bien remarquer pourtant qu'elle en oublie au moins un, dont ses mémoires donnent la preuve à chaque page : c'est une rare habileté. Elle eut l'art de former et de retenir auprès d'elle une cour d'élite ; on la voit, au milieu des ses vapeurs d'ame affligée, ne négliger aucun des manéges

de la coquetterie, et cacher sous le voile de l'ingénuité la plus savante le calcul d'une rouée; elle dissimule son adresse par des gémissements de colombe sentimentale, elle fait oublier les satisfactions qu'elle ne refuse pas aux exigences de son tempérament par la rigidité de ses maximes. Il y a telle de ses lettres où ce mélange de calcul et de sentiment produit un effet singulier. Quelque part, elle s'applique à détourner du mariage un de ses amis dont le nom ne nous est pas connu, « un homme de lettres et de mérite, un cosmopolite » : ses arguments sont de l'ordre le plus positif; elle combine très agréablement les raisons tirées de l'arithmétique et les motifs empruntés à la sensibilité, et elle met, dans l'affaire où le rôle de conseiller est le plus délicat et le plus scabreux, une insistance extraordinaire et comme l'achar-

nement d'une personne qui défend contre le mariage sa cour de célibataires.

Elle ne paraît pas se douter, au surplus, qu'il y ait dans son zèle l'ombre d'une pensée intéressée. Elle se flatte d'aimer ses amis pour eux; elle prend à tout ce qui les concerne une part incommode pour sa tranquilité. On lira ce qu'elle dit à ce sujet dans sa correspondance avec son ami Tronchin, médecin un peu charlatan, un peu philosophe, non sans habiletétoutefois, si l'on en juge par le succès qu'il avait su obtenir dans son rapide séjour à Paris. Le thème discuté entre eux, car leurs lettres tournent à la discussion en règle, et, par moment, à la dissertation, c'est la sagesse et le bonheur, la part qu'il convient de faire dans la vie à la raison et au sentiment : question sur laquelle on déraisonne depuis que la philosophie est née dans le monde. Nos

deux amis la tranchent haut la main, en deux ou trois mots; c'était la manière du temps. « Réduisons nos besoins, et n'ayons pas de prétentions, dit le médecin : voilà l'itinéraire de la sagesse et du bonheur. » Le système n'est pas gênant pour qui ne manque de rien. La cliente proteste contre ce code de l'égoïsme; trop sensible pour son bonheur, elle est forcée de dire qu'il ne dépend pas d'elle entièrement, il dépend aussi de ceux qu'elle aime; et qui n'aime-t-elle pas, depuis le tendre ami Grimm jusqu'au plus humble de ses semblables, jusqu'à l'injuste et au méchant, pour lesquels elle réclame la pitié due aux victimes de la nécessité? On jase ainsi fort longtemps sans arriver à aucune conclusion; mais ce n'est pas la conclusion qui importe : le point est de faire assaut de finesse, d'échanger des dou-

ceurs, de se faire plaisir l'un à l'autre. Chemin faisant, on se donne celui de se moquer de ses amis, des grands hommes avec qui l'on est en commerce habituel. « Courage! écrit Mme d'Épinay, courage, mon cher ami! ne nous rebutons point, amusons nos deux enfants, et conduisons-les par la main. » Ces deux enfants sont, ne vous en déplaise, Voltaire et Rousseau. Il est toujours agréable d'affecter en cachette cet air de supériorité et de dédain en parlant de ceux qu'on est forcé d'admirer en public. Cette personne si profondément pénétrée des devoirs de l'amitié en prend en toute circonstance fort à son aise avec ses amis les gens de lettres. Tout le long de son roman, elle s'amuse à faire la charge de Duclos; au moment de la rupture, elle traite Rousseau fort durement; dans le temps même où elle réunit

autour d'elle une pléiade d'auteurs, elle écrit : « Les gens de lettres sont encore une espèce à part... On ne peut s'empêcher de reconnaître en eux cette basse envie qui cherche à dégrader le vrai mérite. Ils ont, d'un autre côté, provision d'éloges pour leurs protégés... Vous riez... Oui, pour leurs protégés, c'est le terme, car un homme de lettres un peu à la mode ne manque pas d'en avoir plusieurs. Ce qui vous paraîtra singulier, c'est qu'ils soient venus à bout de s'attirer et d'usurper une espèce de considération. Ils sont reçus, fêtés même, dans la bonne compagnie. On les écoute comme des oracles, on les cite comme l'Évangile, on les craint comme l'aspic ; et il n'y a que les gens d'esprit qui s'en moquent comme ils le méritent. »

Allons, décidément la sensible Émilie a beau faire montre de sa bonté et

parade de ses dédains, elle peut se hasarder dans la mêlée littéraire : elle a bec et ongles pour se défendre.

P. CHALLEMEL-LACOUR.

LETTRES A MON FILS

A MA MERE

Quelque médiocres que soient les lettres renfermées dans ce recueil, souffrez que je vous en fasse l'hommage, comme d'un bien qui vous appartient : elles sont le fruit des principes que vous m'avez inspirés.

Par votre exemple j'ai appris, dès ma plus tendre enfance, les devoirs

d'une mère : puissé-je, à mon tour, apprendre à mes enfants à consacrer par leur conduite la mémoire de vos vertus !

PREMIÈRE LETTRE

A MON FILS.

Quelque envie que j'aie, mon cher fils, de me sacrifier entièrement au soin de votre éducation, je ne puis me livrer à tout ce que me dicte ma tendresse pour vous. Un enchaînement d'affaires, une santé faible et délicate, vos propres occupations, m'empêchent souvent de vous avoir auprès de moi, et m'ôtent la satisfaction de suivre avec exactitude vos études, et de partager

jusqu'à votre loisir et vos amusements. Ne croyez pas cependant que je vous perde de vue dans les moments où nous sommes séparés. De ceux que ma mauvaise santé me laisse, une grande partie est employée à réfléchir sur les moyens de perfectionner votre éducation. J'avais entrepris un écrit assez considérable sur cette matière; mais comme j'ai toujours tâché de vous présenter mes avis sous une forme naturelle et facile qui pût vous inspirer l'amour de vos devoirs, j'ai pris le parti de vous donner cet ouvrage en détail. J'ai remarqué depuis quelque temps que vous aviez du plaisir à écrire et à recevoir des lettres; je vous en adresserai: les réflexions qu'elles vous feront naître pourront ensuite faire le

sujet de nos conversations. Je me flatte du moins que vous ne me traiterez pas plus mal que vos autres amis : vous me répondrez quelquefois; nous causerons, nous nous écrirons, enfin nous chercherons de concert les moyens de vous rendre heureux. La vérité, la raison, l'amitié et la confiance nous guideront dans cette importante et agréable recherche.

Toute mon affection s'est partagée entre votre sœur et vous. Depuis que je suis mère, j'ai mis mon bonheur dans mes soins pour mes enfants; ils se sont bornés d'abord à votre santé. Si le préjugé de l'usage ordinaire et le défaut d'expérience m'ont empêchée pendant les premières années de votre vie de les étendre au delà, du moins

la réflexion, réveillée et soutenue par la tendresse maternelle, les éclaire et les accroît de plus en plus. Non-seulement je m'applique depuis longtemps à former votre cœur et votre esprit, mais je sens tous les jours que la vigilance d'une mère ne s'arrête pas au moment présent. Elle lui fait prévoir l'avenir, combiner de loin ce qui doit résulter des inclinations, des talents, du caractère d'un jeune homme, de l'état auquel il paraît appelé par les circonstances, par ses penchants, par sa fortune : elle en forme dès lors le plan général de l'éducation la plus convenable. C'est sur ces principes que j'ai tâché de régler la vôtre. Vous jouissez de l'heureuse sécurité de votre âge, sans vous inquiéter d'un avenir

que vous ne connaissez point : l'instant seul détermine vos affections et votre volonté; mon devoir est d'en prévoir les suites, de pressentir de loin les avantages et les inconvénients de vos bonnes et mauvaises qualités, de vous procurer tout ce qui peut contribuer à votre bonheur, de vous garantir de tout ce qui pourrait y être contraire, de suppléer par mon expérience au défaut de la vôtre, et d'empêcher par ma vigilance que votre sécurité n'ait pour vous des effets nuisibles.

Le résultat de cette combinaison produit mon consentement ou mon refus à vos volontés, suivant leur rapport avec le plan général de votre éducation; et voilà la raison de cette atten-

tion sévère et continuelle que je porte sur vos actions, même les plus indifférentes. Vous pouvez conclure, mon fils, que dans les moments où mes décisions paraissent le plus opposées à vos désirs, je ne partage pas moins tous vos sentiments. Vous n'en éprouvez aucun qui ne devienne aussitôt le mien; je suis heureuse de votre satisfaction et de vos plaisirs, je souffre de vos peines, je souffre même des contrariétés qu'il est de mon devoir de vous faire essuyer ; mais je me répète alors sans cesse que si vous étiez en état de juger sainement, vous ne voudriez pas me voir céder par faiblesse à des désirs inconsidérés, ni vous procurer, aux dépens d'un bonheur constant et solide, un plaisir passager et

frivole. J'entre dans votre position et me mets toujours à votre place; mais avec les avantages que donne la raison fortifiée par la réflexion et par l'expérience sur les faibles et trompeuses lumières de l'enfance. En un mot, mes pensées et mes actions se rapportent toutes à vous, elles ont toutes pour but votre bonheur : je veux vous en convaincre, et c'est vous-même, mon fils, que je prendrai pour juge. Comparez l'éducation que vous recevez avec les éducations ordinaires, et voyez si j'ai commencé à remplir mon objet.

L'usage le plus généralement reçu n'est pas toujours le meilleur à suivre; le sage ne doit l'adopter que lorsqu'il le voit justifié par la raison. Si j'ai rejeté l'usage ordinaire, si je vous ai

gardé auprès de moi, ce n'est qu'après avoir bien pesé ce qu'on peut dire en faveur et au désavantage de l'éducation publique. Je n'ai pas cru devoir vous abandonner à des mains étrangères, ni me priver du plaisir de voir votre âme se développer et se former par mes soins et sous mes yeux ; et en cela j'ai moins consulté ma tendresse que vos véritables intérêts, et plus la droite raison que l'exemple presque général de tous les chefs de famille. Quelque bornée que je fusse du côté des lumières, j'ai pensé que sur les intérêts de ce que j'ai de plus cher au monde, je ne devais pas déférer aveuglément aux lumières d'un autre ; j'ai regardé la tendresse, le sentiment, l'instinct d'une mère, comme supérieurs à tout ce que

la réflexion et la sagesse peuvent suggérer de plus lumineux. Ainsi, mon fils, je n'ai pas souffert que vous subissiez cet exil de la maison paternelle, qui dure ordinairement autant que ce qu'on appelle l'éducation. Je n'ai point voulu qu'étranger au milieu des vôtres et inconnu à vos parents, vous fussiez avancé en âge avant que d'avoir éprouvé les mouvements les plus doux et le charme puissant des liens sacrés par lesquels la nature a voulu unir les familles. Élevé sous mes yeux, j'ai voulu vous voir contracter l'habitude et l'amour de la vertu et de la bonté, et acquérir cette force et cette santé du corps et de l'âme sans lesquelles la vie ne peut être regardée comme un bien ; j'ai voulu enfin vous accoutumer aux

sentiments délicieux de tendresse et de confiance, inspirés par la nature, cimentés par la douce habitude d'un commerce journalier dans lequel le ciel a placé le bonheur réciproque des enfants et des pères.

La grande objection que j'ai toujours faite contre l'éducation publique est celle que je viens de vous exposer. Le zèle d'un étranger, quelque honnête homme que je le suppose, et les soins qu'il peut prendre de son pupille, ne peuvent se comparer aux soins, au zèle, au sentiment d'une mère. Quel intérêt pourrait solliciter un autre aussi fortement que moi, qui suis heureuse pour plusieurs jours lorsque je découvre en vous le germe de quelque vertu ou de quèlque sentiment hon-

nête; qui m'alarme, qui m'afflige sans mesure, quand je remarque en vous quelque penchant dont les suites pourraient me faire craindre pour votre bonheur, et qui suis pressée alors de recourir aux lumières de tous ceux qui ont part à mon amitié et à mon estime, dans l'espérance d'être rassurée sur le danger de vos défauts? « Croyez-vous, dis-je à l'un, que les distractions de mon fils, dont son gouverneur se plaint souvent, pourraient retarder les connaissances qu'un honnête homme doit posséder à un certain âge? » « N'êtes-vous pas persuadé, dis-je à un autre, que mon fils perdra incessamment cette espèce de confiance, cette présomption et cette bonne opinion qu'il paraît quelquefois avoir de lui-même, et qui

vous en donnerait sans doute une très-mauvaise, si elle dégénérait en habitude? Il me semble qu'il a déjà assez d'esprit pour sentir combien il serait ridicule, à son âge, de se croire en état de se conduire, tandis que chaque pas qu'il fait l'avertit de sa faiblesse et du besoin qu'il a d'être guidé par les autres. »

Mais est-il nécessaire de vous parler de mes alarmes, de mes consolations, de mes espérances, de tous les sentiments que j'éprouve à votre égard? Vous-même, mon fils, jugez entre les étrangers et votre mère. Rappelez-vous les moyens qu'emploient les différents maîtres que vous avez pour vous reprendre et vous instruire; j'aurai tort si vous y trouvez la

même douceur, la même patience, la même tendresse, la même chaleur que dans mes avis, ou si vous les voyez aussi continuellement occupés que moi à rechercher les voies les moins difficiles, aussi attentifs à vous abréger les routes pénibles, aussi touchés de vos petits succès, aussi prompts à partager vos peines, vos satisfactions et vos plaisirs. Telle est la différence des sentiments et de leurs effets : les petits soins de détail, qui font le bonheur d'une mère, deviennent ordinairement pour les étrangers la source d'un ennui insupportable. De tous ceux qui vous environnent, votre gouverneur est certainement celui qui vous est le plus attaché ; il est même très-rare de trouver hors de sa famille une

amitié égale à celle qu'il vous porte, et vous devez sentir tous les jours combien il vous sera difficile d'égaler votre reconnaissance aux obligations que vous lui avez. Mais supposez un instant qu'il eût un fils qui lui fût aussi cher que vous me l'êtes ; que ce fils se trouvât en même temps que vous dans un danger éminent, lequel de vous deux croyez-vous qu'il courût sauver ? Moins déterminé par ses devoirs de père qu'emporté par l'impétuosité d'un sentiment aveugle, mais toujours sûr, il courrait sauver son enfant, et vous n'auriez de sa part que de vains et inutiles regrets. Heureusement pour vous, vous jouissez de sa tendresse sans la partager avec personne, et il ne dépend que de vous de la mériter tout entière.

(L'argument le plus spécieux qu'on entend alléguer en faveur de l'éducation publique est tiré de l'avantage de l'émulation, qui, excitée à propos dans la jeunesse, peut lui servir d'aiguillon à toutes sortes d'actions honnêtes et louables. Je ne veux pas discuter ici jusqu'à quel point il convient de nourrir dans un jeune homme un sentiment qui se perd toujours dans les nuances de la jalousie et d'un amour-propre immodéré ; mais je ne ferai sur cela qu'une seule réflexion) (*). Si vous

(*) Dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux pour cette réimpression, exemplaire corrigé de la main de Mme d'Épinay, ces lignes, entre parenthèses, sont remplacées par cette phrase : « Lorsque je voulus, l'autre « jour, vous faire remarquer que vous faisiez depuis « quelque temps moins de progrès qu'au collége, vous « vous appuyâtes mal à propos de la réponse de votre « gouverneur ; avec un peu de réflexion, vous verrez que, « si vous n'avez pas l'occasion, etc., etc. »

n'avez pas l'occasion de lutter contre vos semblables, ni la frivole gloire de les surpasser, vous jouissez d'un avantage infiniment plus précieux, par la façon dont j'en use avec vous, en vous admettant dans ma société et au nombre de mes amis. Vous vous trouvez tous les jours avec des gens de mérite; tous les jours vous êtes à portée de profiter de leur conversation. En considérant l'estime dont ils jouissent dans le monde, vous êtes à même d'animer votre courage par leur exemple, d'en approcher par une application sans relâche, et de faire vos efforts pour obtenir comme eux l'estime publique; projet infiniment plus noble que celui de surpasser son camarade dans un thème de collége.

Puisque notre vocation est de vivre dans la société et de remplir les devoirs qu'elle est en droit d'exiger, qu'avons-nous de mieux à faire que de commencer cette étude avec notre vie et de prendre dès notre enfance l'habitude des actions honnêtes? Et quel moyen plus sûr de nous y conformer, que le commerce de ceux qui nous ont devancés dans la carrière, et qui recueillent déjà les fruits de leurs talents et de leurs vertus? Voilà les modèles qu'il faut imiter et étudier sans cesse, afin d'obtenir sa part de l'estime générale, que le public dispense toujours équitablement et dont personne ne peut se passer.

Vous avez été vous-même (*) au

(*) La phrase est rétablie ainsi dans notre exemplaire: « Vous avez été au collége pendant, etc., etc. »

collége pendant un temps fort court, et la seule chose que vous m'en ayez paru regretter quelquefois, ce sont les amusements. Vous ne vous êtes pas rappelé sans doute qu'on n'y admet qu'un petit nombre de jeux souvent peu convenables à la jeunesse; l'on n'y connaît guère ceux qui sont le plus en usage dans le monde : tandis que dans la maison de votre père tous les plaisirs de votre âge sont à votre choix. Je m'étudie sans cesse à vous en procurer, et c'est peut-être la trop grande facilité d'en jouir qui vous les rend insipides : car vous savez que je n'y mets jamais d'autres obstacles que ceux que vous me forcez d'y apporter.

Si votre père et moi avons été pressés de vous retirer du collége, vous n'en

ignorez pas la raison; vous savez trop bien que vous y avez été aussi malheureux qu'on peut l'être à votre âge.

Le jeune homme corrigé par humeur se dégoûte du travail et de ses devoirs, et en prend des idées tout à fait fausses; l'obéissance qu'on exige lui paraît un esclavage, il n'aspire qu'à s'en délivrer; l'endurcissement et l'esprit d'indépendance s'emparent de son cœur; bientôt tout avis, tout conseil lui devient suspect et insupportable. Et comment arrêter les progrès du vice dans un enfant gouverné par la rigueur et par la crainte? Des parents qu'il connaît à peine n'ont nul crédit sur lui; leurs remontrances sont sans fruit, et les marques passagères de leur bonté ne servent ordinairement qu'à augmenter le mal.

Tout vous prouve, mon cher fils, que si je vous garde auprès de moi, c'est moins pour satisfaire à ma tendresse que pour travailler efficacement à votre bonheur. Je m'applique à retrancher de votre éducation tout ce que les premières études peuvent avoir de rebutant; attentive à vous aplanir les obstacles, je ne néglige aucun des objets qui pourraient vous en susciter. Vous venez de vous plaindre (*) de la trop grande sévérité de votre maître de musique; vous avez remarqué qu'il s'en relâchait en ma présence; je me suis assujettie aussitôt à assister à vos leçons, pour juger si vos plaintes étaient fondées, et pour encourager

(*) La phrase est rétablie ainsi dans notre exemplaire : « Vous vous êtes plaint, etc., etc. »

votre maître à un nouvel effort de patience que votre inapplication pouvait avoir lassée. On a presque érigé en maxime qu'il ne faut jamais écouter ni approuver les enfants, afin de les tenir dans le respect et dans la dépendance. Je ne blâme aucun système; mais quant à moi, je ne suis point jalouse de cette sorte d'autorité; je ne veux employer la mienne que pour m'attirer votre amitié et votre confiance. Je ne veux point que votre obéissance soit aveugle; je veux que votre cœur seul me réponde de votre soumission. J'aime à croire que par ces moyens je m'assure bien mieux de votre respect et de votre reconnaissance.

Je me suis surtout fait la loi de vous

parler vrai, et de vous donner, autant qu'il est possible, une idée juste de chaque chose : j'ai souvent remarqué le bon effet de cette méthode. Tel est l'avantage de la vérité : elle frappe l'esprit le moins formé ; elle seule doit nous guider par le flambeau de la raison, et nous montrer les moyens de nous rendre utiles à la société et dignes de notre propre estime. Vous trouverez donc, mon fils, dans les avis que je vous donnerai, moins les préceptes d'une mère que les conseils d'une amie occupée du soin de votre bonheur, et jalouse des vertus auxquelles vous devez aspirer, et sans lesquelles il n'est point de bonheur solide.

Voilà les principes que j'ai tâché de

suivre. Vous pouvez aisément vous rappeler que je ne vous ai jamais corrigé par humeur. Quand il m'est arrivé de me tromper, je ne vous l'ai pas laissé ignorer. Si je m'oppose à vos volontés, ce n'est qu'après vous en avoir fait sentir les raisons. Vous ne m'avez jamais vue abuser de votre confiance; je n'ai jamais voulu la forcer, ni l'exiger comme une chose qui me fût due; je porte la délicatesse jusqu'à respecter scrupuleusement vos petits secrets.

Un des principaux objets de notre attention a été d'examiner sévèrement le caractère de ceux qui doivent partager avec votre père et moi le soin de vous rendre heureux. Ce n'est qu'après leur avoir reconnu toutes les qua-

lités essentielles, que nous les avons chargés de la partie de votre éducation que nous ne pouvions suivre nous-mêmes. De tous ceux à qui nous avons confié ce soin, le gouverneur qui est présentement avec vous nous a paru le plus propre à remplir nos vues. Indépendamment de ses talents et de ses qualités personnelles, l'attachement qu'il a pour vous, sa douceur et sa patience inaltérables, doivent (je ne saurais trop le répéter) pénétrer votre cœur de la plus vive reconnaissance.

D'après tout ce que je viens de vous dire, vous pouvez juger, mon fils, des motifs qui me font agir. Je me croirai assez récompensée de mes soins si vous y répondez par votre application ; et quoique votre âge ne soit pas celui de

la réflexion, je me flatte que le sentiment vous en tiendra lieu dans toutes les occasions importantes, et que votre conduite contribuera, plus que toute autre chose, au bonheur de ma vie.

A Paris, ce 1er janvier 1756.

SECONDE LETTRE

A MON FILS.

Votre remarque sur l'accueil que vous firent l'autre jour Mme de V*** (*) et madame sa sœur me donne, mon cher fils, bonne idée de la justesse de votre esprit. Les louanges excessives de Mme de T*** (**) vous déplurent; la vérité avec laquelle vous

(*) Saint-Amans.
(**) Mouy.

parla Mme de V*** (*) vous parut, en revanche, une preuve bien sûre de son amitié : sa franchise vous causa une satisfaction réelle. Je n'aurais cependant pas été trop étonnée de vous voir plus flatté des compliments de l'une que des vérités de l'autre, votre âge eût rendu la chose pardonnable ; mais votre conscience, d'accord avec la raison, vous a fait préférer aux éloges que vous ne méritiez point des avis vrais et sincères que l'intérêt et l'amitié seuls peuvent dicter. Ce discernement de votre part me persuade que s'il fallait choisir, vous aimeriez mieux encore une critique sévère que des compliments outrés.

En effet, mon fils, quel cas pourrions-

(*) Saint-Amans,

nous faire de l'approbation de ceux dont nous sommes à peine connus ? Et si ceux qui nous connaissent davantage se bornent à nous donner des conseils et des avertissements, ne serions-nous pas bien dupes de nous fier à des éloges vides de sens ? La plus simple réflexion suffit d'ailleurs pour convaincre un jeune homme que son mérite ne peut consister tout au plus que dans un emploi sage du temps et des moyens que la fortune lui offre pour cultiver ses talents.

Votre âge est celui de l'espérance. Vous pouvez promettre, et j'aime à croire pour le bonheur de mes jours que vous promettez beaucoup ; mais vous n'avez encore rien tenu ; vous méritez donc des encouragements,

on ne peut ambitionner que les éloges de ceux dont le suffrage est éclairé et fondé.

L'usage de louer les présents à tort et à travers, en réservant les critiques et le blâme aux absents, est une suite de la dépravation de nos mœurs, de notre désœuvrement et du goût immodéré pour la société, qui est si nécessaire aux oisifs. La dissipation nous a rendus étrangers à nous-mêmes ; pour n'être jamais avec nous, elle nous fait courir de cercle en cercle; elle nous a fait contracter cette légèreté dans nos propos avec laquelle nous louons et blâmons, ordinairement sans attacher aucune idée à nos jugements ; une telle habitude devient bientôt funeste.

La politesse est dans un cœur sen-

sible une expression douce, vraie et volontaire du sentiment de l'estime et de la bienveillance. La nôtre, au contraire, n'est qu'un mensonge vain et grossier dont personne n'est la dupe. On ne la borne plus, envers les inconnus, à des manières affables et aux égards qu'on doit à tout le monde. Tous ceux qu'on rencontre reçoivent les démonstrations en apparence les plus vives d'une amitié que le cœur n'a jamais ressentie, et l'ami de tout le monde est également froid et indifférent pour tous.

Par une envie de plaire démesurée, on s'est accoutumé à des exagérations et à des éloges d'habitude : on loue, non parce qu'on est réellement pénétré de la bonté ou de la beauté de la chose

mais vous ne pouvez prétendre aux éloges. Le jardinier qui planta cette allée de tilleuls que vous voyez sur la terrasse d'Épinay (*) ne songe pas à les louer de l'ombre qu'ils ne sauraient encore donner ; il se borne à une culture soigneuse, et leur procure tous les moyens de croître et de se fortifier ; il retranche les rameaux qui pourraient détourner des branches principales les sucs nécessaires de la sève ; il peut juger, si vous voulez, par la beauté des feuilles de ce que l'arbre pourra devenir un jour ; il se flatte dans le silence que ses soins prospéreront ; mais il ne songe à vanter ses succès que lorsque, aidé par le temps et la culture, ce

(*) Dans notre exemplaire, Mme d'Épinay a mis en marge : « C'est le nom de mon roman. »

tilleul est devenu l'ornement du jardin de son maître.

La louange est une justice qu'on rend au mérite réel ; elle ne doit nous flatter qu'autant qu'elle sait ménager notre modestie, que notre conscience se trouve d'accord avec elle, et qu'elle nous est accordée par des hommes dignes eux-mêmes d'éloge et capables de nous juger. Lorsque vous avez traduit quelque beau morceau de Térence ou de Virgile, et que vous avez mis à ce travail toute votre application, seriez-vous bien charmé d'en recevoir des compliments par quelqu'un qui n'aurait nulle connaissance de la langue latine, ou qui, dépourvu de goût et de lumières, ne saurait juger de la bonté de votre traduction ? Non, sans doute :

qu'on prétend approuver; mais pour ne pas manquer l'occasion de dire un mot agréable. Qu'il soit bien placé, qu'il vienne à propos, ce n'est pas ce qui nous paraît importer. Quel plaisir pourrait faire à un homme sensé une politesse aussi méprisable? Si je mérite réellement des éloges, ne dois-je pas être importuné de ceux dont on m'accable sans jugement, et qu'on est prêt à prodiguer de même au premier venu qui voudra les écouter? Si je n'en mérite point, quelle confusion de recevoir ainsi des reproches sous le nom d'éloges! Car vanter les biens que je ne possède pas, n'est-ce pas me reprocher mon indigence? Il y a plus encore. Cette fureur de louer s'étend quelquefois dans le monde jusque sur les ac-

tions les plus répréhensibles, et devient une lâcheté que la légèreté et la frivolité de notre commerce ne sauraient excuser.

Mais, mon fils, comme le sage doit moins songer à corriger la société des vices dont elle est remplie, qu'à s'en garantir lui-même, j'espère qu'après avoir senti le néant de ces louanges insensées, vous y mettrez le prix qu'elles ont, et que vous saurez mépriser comme de vaines paroles tous les éloges que la vérité et le sentiment de votre conscience ne concourent point à justifier.

Un honnête homme travaille à mériter la louange, mais ne la recherche point; il sait qu'on n'en est plus digne, quand on n'agit que pour elle. Celui

qui s'en inquiète fait l'aveu de sa faiblesse et de son peu de mérite. Les anciens ont dit que l'envie suivait la vertu comme l'ombre suit le corps : cela est encore bien plus vrai de la louange ; mais le corps ne doit point courir après l'ombre. Une belle action arrache l'admiration de tous les hommes ; il n'est pas besoin de maudire les suffrages : tout s'empresse à célébrer la vertu. L'*Histoire de France* nous apprend que Louis XII, excité par des méchants à venger les offenses qu'il avait reçues de ses ennemis avant que de monter sur le trône, leur dit pour toute réponse que le roi de France n'était pas fait pour venger les injures qu'on avait faites au duc d'Orléans. Ce mot si généreux et si digne d'un roi fait

son effet sur tous les cœurs sensibles ; mais ce ne sont pas vos louanges qui le rendent admirable : il l'est en lui-même par le sentiment de bonté qui le dicta. Car si vous veniez à apprendre que ce trait d'histoire est faux, et que Louis XII n'a pas eu le courage de pardonner à ses ennemis, les idées de vertu et de générosité que vous aviez attachées à l'action du monarque disparaîtraient, et vos éloges ne seraient plus qu'un vain tissu de paroles.

C'est pour sa propre satisfaction qu'il faut faire le bien, et non pour l'opinion que les hommes peuvent prendre de nous ; car la louange, je vous l'ai dit, n'est que l'ombre de la vertu, et l'ombre ne peut exister sans le corps qui la produit.

S'il est juste de jouir modérément d'un éloge mérité, il est de la plus grande importance, d'un autre côté, de se tenir en garde contre la flatterie. La fausseté et la perfidie en ont fait un instrument d'autant plus pernicieux, que son ressort est caché et trop conforme au penchant naturel que nous avons tous plus ou moins à la présomption. Guidé par un intérêt secret dans des sentiers obliques et détournés, l'adulateur devient dangereux à proportion que sa louange est fine et déliée. Son art est d'approcher le plus qu'il est possible de la vérité; de ne rien brusquer, d'applaudir d'abord aux qualités réelles, de les exagérer ensuite, de se ménager ainsi un passage

imperceptible de la vérité au mensonge, et d'enivrer par degrés l'homme assez dupe et assez borné pour l'écouter et pour le croire.

L'art enfin le plus ordinaire aux flatteurs et le plus infernal consiste à donner des dehors favorables aux plus mauvaises actions, à confondre sans pudeur le ridicule et l'honnête, la vertu et le vice. Un prodigue sera loué de sa générosité ; un maintien indécent et déplacé sera caractérisé d'usage du monde, d'aisance, de négligence et de folie aimables ; la dissimulation deviendra prudence ; l'étourderie prendra le vernis d'une agréable vivacité ; l'entêtement, celui de la fermeté. Et comme l'homme le plus flatté est ordi-

nairement le plus méprisé par ses adulateurs, ils se dédommagent aussi à ses dépens de la gêne à laquelle leur métier les condamne.

Vous avez lu dans *Télémaque* tous les désordres causés par Protésilas et Timocrate. Ils surent par leurs louanges prolonger les erreurs du roi de Crète : leur crédit était fondé sur son aveuglement. Idoménée était haï de ses peuples, et s'en croyait aimé. Ce prince avoua à Mentor que son faible pour la flatterie lui avait fait commettre de grandes injustices.

Si les grands sont en général plus exposés au malheur d'être trompés, l'expérience vous confirmera, mon fils, combien il est essentiel pour tout homme qui ne veut pas se perdre, de contracter

l'habitude de la vertu et de la vérité, qui seule peut nous garantir des écueils de la flatterie.

Conservez, je vous en conjure, les sentiments que je cherche à cultiver en vous, et vous ne serez jamais assez malheureux pour exercer le métier de flatteur. Il n'en est point de plus infâme ; il réduit au mensonge, à la fausseté, à tout ce qui peut déshonorer. Les remords qui sont le partage du flatteur ne se bornent point à la conscience de ses propres fautes et de ses lâches desseins ; comme il devient par ses artifices l'instrument et l'auteur des crimes des autres, il se rend responsable de toutes les suites de ses séductions ; il ne saurait ni les prévoir, ni les prévenir.

Mais il ne suffit point, mon fils, d'être en garde contre un vice aussi bas et aussi honteux ; il s'agit encore de s'accoutumer de bonne heure à juger sainement et sans prévention de chaque chose, et principalement du caractère et des actions des hommes avec lesquels nous avons à vivre, afin de rendre à la vérité, à la vertu et au vrai mérite la justice qui leur est due. Si le chef-d'œuvre d'un habile artiste nous arrache des acclamations même involontaires, quel ravissement ne doit point éprouver l'heureux témoin d'une action honnête et vertueuse ! Voyez à nos spectacles l'émotion et l'attendrissement qu'excite la seule image de la vertu, et apprenez, par le plaisir que vous partagez alors avec le public,

que droit elle a sur nos hommages, et combien il est doux de lui payer le tribut qu'elle mérite.

A Paris, ce 1er mars 1756.

TROISIÈME LETTRE

A MON FILS.

On dit, mon cher fils, que les exemples instruisent mieux que les préceptes ; écoutez l'histoire de deux voyageurs, qui pourra vous amuser.

Deux pères de famille d'une condition médiocre, mais honnête et aisée, établis en province, avaient chacun un fils. Ces deux jeunes gens, très-bien élevés et liés d'amitié, à l'exemple de leurs pères, résolurent un jour, chacun de son côté, et sans se communiquer leur dessein,

de quitter la maison paternelle et d'aller chercher fortune à Paris. Ils avaient pourtant tous deux une forte raison pour rester chez eux. L'un était sourd ; l'autre, sans être tout à fait aveugle, voyait à peine à se conduire. Il eût été à propos de remédier à ces accidents avant de se mettre en route : pour vivre dans le monde, on n'a pas trop de ses deux yeux et de ses deux oreilles.

Quoique leur infirmité, d'abord peu considérable, augmentât tous les jours, elle ne put arrêter leurs projets. La jeunesse est ardente et souffre impatiemment les conseils ; elle ne doute de rien : son imagination lui répond de ses succès, et la raison est presque toujours la dernière consultée.

« Que ferais-je dans la maison de

mon père? disait le sourd, qui s'appelait Daucourt; puis-je espérer ici un sort digne de moi? Je suis grand, bien fait; j'ai du mérite et de l'esprit, je dois parvenir. Ici, je vis ignoré, et sous le prétexte que j'ai l'ouïe un peu difficile, on prétend me borner à une vie obscure; on me reproche ma surdité pour me refuser les éclaircissements que je demande; mais je saurai m'en passer; je ne perdrai plus mon temps à écouter, et je vais faire mon chemin par moi-même. »

Daucourt s'était persuadé qu'on ne lui parlait jamais, parce qu'il n'entendait point. « Si j'étais aveugle comme mon camarade, disait-il, je ne me plaindrais pas d'être négligé : sans yeux on n'est bon à rien. Il ne sait d'ailleurs que

ce que je lui ai appris, et il ne peut se flatter d'en savoir jamais davantage. Ajoutons que son accident ne peut se cacher, et qu'on peut très-bien ignorer le mien ; la nature m'en a dédommagé par une pénétration d'esprit peu commune. Je parie que la plupart de ceux qui me connaissent sont encore à s'apercevoir de ma prétendue surdité. Il y a une manière de prendre part à tout, sans y rien concevoir ; un sourire, un signe de tête, un mot jeté à propos suivant l'air et le geste de ceux qui parlent, tout cela m'a donné la réputation d'un homme qui entend très-finement. J'ai souvent vu les gens les plus graves rire de mes bons mots, et le seul reproche que j'aie à faire à mes oreilles, c'est de n'avoir pas toujours

entendu l'éloge qu'on faisait de moi. »

Tandis que Daucourt s'occupait de ces projets, Dainville (c'était le nom de l'aveugle) tenait conseil de son côté. « La surdité de mon voisin m'afflige, disait-il, il sera obligé de passer sa vie chez son père. Que faire dans le monde, quand on n'entend point? Pour moi, si j'ai la vue un peu faible, j'ai en revanche écouté de toutes mes oreilles, j'ai acquis des connaissances et de la mémoire. Daucourt est orgueilleux et opiniâtre, je suis docile et me soumets sans peine aux volontés des autres. Par là, j'ai trouvé le secret de me servir de leurs yeux; ils voient pour moi et me dispensent du soin de me gouverner. Avec le secours de bons guides, je me tirerai toujours d'affaire. Ne voit-

on pas des généraux, des magistrats, des ministres, traiter souvent les affaires les plus importantes dans une langue dont ils n'ont nulle connaissance? Pourquoi n'imiterais-je pas leur exemple? On peut compter sur l'assistance des autres, quand on veut s'y fier.

Après avoir ainsi tracé leur plan, ils ne tardèrent pas à le mettre en exécution. Ils quittèrent la maison paternelle et prirent chacun une route différente, l'aveugle muni d'un guide, et le sourd se reposant sur son mérite. Voyons ce que devint le premier.

Son père avait marqué beaucoup de répugnance à approuver un projet aussi téméraire. Il est à croire que ses conseils auraient fait leur effet ordinaire,

si le jeune homme n'avait été séduit par le récit de quelques voyageurs et par l'exemple de son camarade, qui s'était déjà mis en route.

La première journée, Dainville accusa son guide d'avoir choisi le chemin le plus long et le plus pénible ; mais, étant arrivé le soir à la ville où il devait prendre place dans un carrosse public, il se reprocha le peu de confiance qu'il avait dans les hommes, et se sut mauvais gré d'avoir soupçonné son conducteur.

Comme ses occupations pendant la route se réduisaient à monter en carrosse le matin et à descendre le soir, il employa son temps à réfléchir sur sa position. Le résultat de ses méditations fut que, dans un pays policé, il était fort aisé de se passer d'yeux. « Ce serait,

disait-il, une peine de plus que d'en avoir de bons ; il faudrait en faire usage pour obliger ceux qui ont, comme moi, la vue mauvaise et qui sont en cela bien plus heureux qu'on ne pense, puisqu'ils mènent une vie dégagée de tout soin. »

Avec ces réflexions, il prit un jour les devants à pied. Pour rejoindre le carrosse à l'endroit où l'on devait dîner, il prit un guide. Sans souci des accidents, il marchait gaîment, écoutait les propos de son conducteur, et s'occupait de l'avenir agréable qu'il se préparait. Cependant la fatigue commença à se faire sentir et le tira de cet état de contentement ; bientôt son guide fut obligé de lui avouer qu'il n'avait jamais fait cette route et qu'il ne savait au juste où ils

étaient. « Mais j'aperçois quelques maisons, ajouta-t-il, nous sommes plus heureux que nous ne pouvions l'espérer. — N'en doutez point, répondit Dainville, c'est l'endroit où nous voulions nous rendre. — Du moins, reprit l'autre, ou nous y dira le chemin qu'il faut tenir. »

En arrivant dans le hameau, ils se trouvèrent détournés de la route de plus de quatre lieues ; mais, en revanche, ils furent bien reçus par un vieillard, et son accueil consola notre aveugle fort vite du contre-temps. Il ne fut plus question que de bien dîner pour gagner ensuite avant la nuit la ville où le carrosse devait s'arrêter.

Avant de poursuivre sa route, il fallut s'assurer d'un autre guide. Dain-

ville remercia le sien de ses peines et même du hasard qui les avait égarés et conduits chez un si bon hôte ; il craignit de ne pouvoir jamais remplacer un aussi excellent conducteur.

Le fils du vieillard prit sa place. Ce jeune homme marqua d'abord à Dainville beaucoup de surprise de son goût pour les voyages ; il lui donna ensuite de très-bons conseils sur les précautions qu'il avait à prendre et sur la prudence qu'il devait apporter au choix de ses guides. Dainville, ennuyé de ces leçons, regretta un moment son premier conducteur, qui l'avait entretenu de choses plus agréables ; mais, se faisant bien vite à la manière de son nouveau compagnon, il ne tarda pas à être enchanté de sa morale.

Le chemin néanmoins lui paraissait long. Il marchait, il est vrai, sans obstacle; mais, accoutumé depuis longtemps à rencontrer des pierres et à se heurter, ce changement même le surprit. Il en parla à son conducteur, qui lui déclara qu'il avait choisi, non la route la plus courte, mais la meilleure. « Quand on est aveugle, dit-il, on ne saurait aller trop lentement et trop sûrement : les guides les plus habiles ne peuvent toujours vous faire éviter les mauvais pas ; il s'agit donc de prendre la route la moins embarrassée. » Dainville, charmé de ses discours, comprit que son premier compagnon, avec ses propos et ses contes, n'avait été qu'un étourdi, et qu'il avait trouvé en celui-ci un ami sage et sin-

cère ; il conçut pour lui autant d'estime que de reconnaissance. Leurs entretiens les conduisirent à la ville, où ils apprirent que le carrosse avait passé ; il fallut continuer la route à pied, et, après avoir marché jusqu'à la nuit, ils furent obligés de s'arrêter dans un village sans avoir pu rejoindre le carrosse.

Le lendemain, Dainville ne voulut point abuser de la bonté de son guide, en prit un nouveau qui gagna aussi très-promptement ses bonnes grâces. Celui-ci remarqua d'abord la générosité de notre aveugle, et cette remarque augmenta son zèle. Il vanta à Dainville la connaissance qu'il avait des chemins et du pays ; il lui fit, pour le réjouir, la description de tous les endroits où ils passaient ; mais il lui apprit aussi

l'aventure de plusieurs voyageurs qui avaient été volés sur cette route.

« Il est bien imprudent à vous, lui dit-il en finissant, de garder votre bourse : c'est à celui des deux qui voit clair à la porter. Si nous sommes attaqués, vous êtes sans défense ; mais, n'ayant rien sur vous, il ne peut vous arriver aucun malheur. Quant à moi, il me reste la ressource de fuir, de sauver votre argent et de venir vous reprendre quand le danger sera passé. » Dainville ne put s'empêcher d'admirer cette prévoyance : « Est-il possible, s'écria-t-il, que mes guides n'aient point songé à me garantir d'un danger si évident, et qu'ils m'aient exposé par leur imprudence à perdre tout ce que j'ai ! Si je conserve ma bourse, ce n'est pas à eux

que j'en aurai l'obligation. » Il se hâta de la mettre en sûreté entre les mains de son ami du jour, et lui confia qu'il avait encore une lettre de change cousue par précaution dans la doublure de sa veste.

Le guide, approuvant sa prudence, l'avertit bientôt qu'il y avait devant eux un ruisseau assez large : « Déshabillons-nous, dit-il, nous en serons plus légers ; je commencerai par passer vos habits, et je reviendrai ensuite vous transporter de l'autre côté. » Dainville, touché de reconnaissance, se déshabilla sans balancer, et dans le même instant il se senti saisi par le corps et plongé dans une rivière profonde. La frayeur du danger lui ôta l'usage des sens ; il ne revint à lui que longtemps après. Il

apprit alors qu'il était dans une cabane de pêcheurs, auxquels il devait la vie et tous les secours qui la lui avaient conservée.

Assez longtemps malade, il eut le loisir de faire des réflexions sur la méchanceté des gens qui voient clair. Ces réflexions le dégoûtèrent des voyages, et, après avoir recouvré ses forces, il sollicita et obtint de son père le pardon de son double aveuglement. Ainsi de retour dans la maison paternelle, il resta toute sa vie persuadé de trois vérités : la première, que le choix d'un conducteur est une chose très-difficile, mais en même temps très-essentielle pour un aveugle ; la seconde, que, quand on ne peut s'en passer, il vaut mieux rester chez soi ; la troisième, que,

quand on a trouvé un bon guide, il ne faut jamais s'en séparer.

Il est temps de revenir à Daucourt. Celui-ci voyageait seul. Il s'était pourvu d'un cheval, avec lequel il se mit en route. La première journée se passa fort heureusement. Il arriva le soir dans un bourg et descendit à l'hôtellerie pour y passer la nuit. En vain lui demanda-t-on ses ordres. Daucourt n'aimait pas les questions; pour les éviter, il se hâta de signifier au maître qu'il voulait être tranquille. Ainsi, après avoir soupé, il congédia tout le monde; et comme il était plus que jamais livré à ses grands projets, il se coucha tard, et ne s'aperçut qu'alors du besoin qu'il avait de ses hardes. Toute la maison

était endormie ; il fallut descendre en personne et tâcher de tirer de sa valise ce qui lui était nécessaire. Le bruit qu'il fit éveilla les valets; ne recevant point de réponse à leurs questions, ils crurent avoir affaire à un voleur et agirent en conséquence. Daucourt, meurtri de coups, démêla non sans beaucoup de difficulté les causes d'un traitement si étrange.

Le lendemain, il se remit en route d'assez mauvaise humeur, sans juger cependant moins favorablement de sa sagacité et de sa prudence. Le hasard ne le servit pas mal pendant quelques jours ; il ne fit que très-peu d'étourderies. Il questionnait beaucoup, devinait assez juste, et ses succès lui persuadèrent plus d'une fois qu'il entendait

comme un autre ; mais ce bonheur dura peu. Le quatrième jour de son voyage, les habitants d'un hameau écarté l'avertirent qu'il s'était égaré et lui conseillèrent de regagner promptement le grand chemin pour se soustraire aux brigands dont leurs cantons étaient infestés. Daucourt, à son ordinaire, prit cet avis pour un compliment, et, s'applaudissant de son talent de deviner, il continua sa route avec plus de confiance qu'auparavant.

Bientôt il se vit attaqué. Il n'est point de sourd qui n'entende le langage des voleurs ; Daucourt fut dépouillé. Cette aventure l'affligea ; il reprit pourtant courage, et, se reposant sur son mérite, il se persuada qu'une fois arrivé à Paris il ne pourrait manquer sa for-

H = pouvait

tune. « Ces malheureux, dit-il, reculent mes espérances ; à pied, je ne saurais faire la même diligence ; mais enfin, il ne s'agit que de gagner Paris ; on y connaît le prix des talents, et cela doit me suffire. »

En se consolant ainsi, il arriva dans une petite ville où il résolut de passer la nuit. Son premier soin fut de s'adresser à un courtier ; il lui fit un récit touchant de son aventure et lui proposa de lui avancer de l'argent à compte de la fortune qu'il espérait faire à Paris. L'usurier s'aperçut encore plus vite de la surdité de Daucourt et de sa sottise que de son besoin d'argent ; il n'en était pas à son coup d'essai ; il prit son billet, et promit de lui donner dans peu de ses nouvelles.

En effet, notre sourd se vit arrêté une heure après. Sa surprise fut égale à son courroux, et, s'il n'apprit point le sujet de son infortune, ce ne fut pas faute de questions, mais faute d'entendre les réponses. Il sut enfin, par un interrogatoire en forme, qu'il était condamné à payer sur son billet cinquante pistoles qu'il n'avait jamais touchées. On lui apprit par la même occasion qu'il était sourd ; mais il ne voulut jamais convenir ni de sa dette, ni de sa surdité.

Livré à ses réflexions dans une prison assez désagréable, il commença à se plaindre de sa destinée, et s'occupa principalement des règlements qu'il conviendrait de faire pour garantir les voyageurs de la brutalité des valets,

de l'attaque des voleurs et de la friponnerie des courtiers : trois espèces d'hommes auxquels il attribuait tous les malheurs du monde.

Cependant il se familiarisa insensiblement avec l'idée qu'il pouvait bien être un peu sourd. De nouvelles réflexions (on a tout le loisir d'en faire dans la prison) vinrent à l'appui du premier soupçon. Daucourt ne put se dissimuler que, s'il eût voulu se croire sourd et en convenir, il aurait évité presque tous les malheurs qui lui étaient arrivés: Il pensa encore que les jeunes gens, pour savoir si leurs projets étaient bons ou mauvais, ne faisaient pas mal de s'adresser à ceux que leur expérience avait mis en état de juger. Il se condamna surtout d'avoir entrepris de

jouer un rôle sans consulter un père dont il avait reçu tant de marques de bonté ; il se détermina enfin à lui apprendre ses malheurs et ses fautes. Ce père était indulgent ; il suffisait que son fils fût malheureux et repentant pour lui faire oublier ses écarts ; il pardonna. Daucourt eut la permission de revenir auprès de lui, où il mène actuellement une vie tranquille, bien convaincu qu'il faut avoir des oreilles pour entendre, et qu'on a besoin de conseils quand on veut réussir dans un monde qu'on ne connaît point.

Toute histoire a, dit-on, sa morale : voyons, mon fils, quelle leçon nous pourrons tirer de celle de nos deux voyageurs. La surdité de l'un ne ressemble pas mal à l'entêtement d'un

jeune homme sans jugement et sans expérience, qui ne suit que ses idées; il sait d'avance tout ce qu'on a à lui dire, et se juge toujours plus sage que celui qui lui parle. Trompé, comme Daucourt, par quelques succès passagers, il attribue aux autres les embarras que son imprudence lui attire, et perd ainsi le fruit des instructions qu'il pourrait tirer de ses malheurs et de ses fautes. Lors même que la force de la vérité ne lui permet plus de se dissimuler ses torts, un amour-propre ridicule l'empêche d'en convenir, et l'expose au danger de s'abuser continuellement par les sophismes les plus absurdes.

Plus on a d'esprit, plus on saisit promptement les réflexions et les con-

seils des gens raisonnables; mais l'opiniâtreté est le partage d'un esprit étroit et borné. Ne sachant discerner le bien du mal, il n'a que son orgueil pour arbitre de ses pensées : or, on est toujours orgueilleux à proportion qu'on est sot; non-seulement on s'expose au ridicule et au mépris général, mais on se prive encore des moyens de combattre ses défauts avec succès. Car, ne croyez pas, mon fils, qu'il y ait dans le monde beaucoup de gens empressés à nous rendre meilleurs malgré nous. On s'ennuie bien vite d'un entêté, et on le laisse courir à sa perte. Celui en qui l'on voit un désir sincère de se corriger peut seul se flatter de trouver des conseils et de l'assistance.

Il est peu de défauts aussi funestes que l'entêtement. Si l'on pouvait faire des fautes sans conséquences, du moins, en s'arrêtant, n'aurait-on plus rien à redouter ; mais l'entêté, quand il parvient à connaître ses erreurs, est ordinairement déjà perdu, et il ne lui est plus permis, comme à Daucourt, de revenir sur ses pas : car, de même que la vertu et la raison produisent et conservent le bonheur parmi les hommes, de même le vice et la sottise engendrent sourdement et continuellement leurs malheurs. Victime de son entêtement, un jeune homme s'est déjà précipité dans sa ruine, avant que d'en soupçonner les causes.

Si l'infirmité de Daucourt nous a fait voir le danger de l'opiniâtreté, je

crois, mon fils, que celle de Dainville peut nous éclairer sur les malheurs attachés à la faiblesse. Un homme faible ne se conduit point par lui-même : c'est toujours l'opinion et la volonté des autres qui le déterminent, ou plutôt qui l'entraînent. Il se livre aveuglément à tous ceux qu'il rencontre, et son faible cœur, semblable à la cire molle, prend tour à tour toutes les impressions qu'on lui donne : bonne ou mauvaise, c'est toujours la dernière qui le décide. Tant qu'il est avec des gens sages et estimables, il se conduit comme eux : tout annonce en lui les sentiments d'honneur, de probité et de vertu ; mais aussitôt qu'il se trouve parmi les méchants, privé de cette vigueur de l'âme qui fait que l'on con-

serve les traits de son caractère au milieu de ceux qui s'efforcent de les effacer, il succombe par sa mollesse; son engouement subit et continuel pour ses amis du jour le rend complice de tous leurs vices. Semblable à un homme toujours chancelant, il tombe tour à tour dans les bras de ceux qui l'environnent, et ne saurait se tenir sur ses jambes.

Si l'entêtement nous rend ridicule, la faiblesse, quoiqu'elle inspire la pitié, doit être regardée comme un malheur bien plus déplorable. Abandonné aux impressions étrangères, l'homme faible devient successivement ce qu'il plaît aux autres et aux circonstances. Le germe des vertus reste étouffé dans son âme; l'esprit, le discernement, le penchant

naturel au bien, tout ce qui prête au sage des armes contre le vice, ajoute au malheur de l'homme faible. Souvent il est entraîné dans le précipice contre son penchant; il le voit devant ses yeux sans avoir la force de l'éviter, ni de se détacher de ses mauvais conducteurs. Les Anciens peignaient l'Innocence traînée par la Calomnie aux pieds de l'Envie et de la Haine : on pourrait ainsi montrer la Faiblesse traînée par la Méchanceté aux pieds de l'Infortune et du Crime.

Le faible sent son malheur sourdement; il est toujours prêt à prodiguer sa confiance et son estime aux autres et à se méfier de lui-même. Son engouement se promène d'objet en objet, et c'est toujours le dernier qui efface les

autres ; partout il semble chercher un appui, des autorités et des consolations. Toutes les illusions lui sont chères ; la vérité seule lui paraît redoutable. En vain un ami courageux lui montrerait-il le danger de son état et les moyens de se retirer de l'abîme, le même défaut de fermeté qui l'entraîne dans ses malheurs lui ôte la force de les envisager. Bientôt il n'a plus le courage de soutenir la présence de ceux qui connaissent sa conduite ; leur coup d'œil le déconcerte. Ainsi le seul avantage qu'il pourrait tirer d'une malheureuse facilité de caractère reste perdu pour lui : il ne sait se prévenir qu'en faveur de mauvais conseils.

C'est donc une vie tranquille et retirée qui convient à un homme faible.

Le bon conducteur de Dainville avait raison de lui dire qu'un aveugle doit éviter les routes difficiles et pénibles; cela est bien plus aisé que de trouver un guide assez éclairé et assez affectionné pour nous préserver des dangers et des positions critiques; mais le plus grand malheur de l'homme faible consiste dans cette mollesse d'âme qui l'empêche de résister aux tentations.

Il n'y a point de vertu ni de bonheur sans la fermeté. On ne pourrait en manquer impunément que parmi les hommes exempts de méchanceté ou de vice; faiblement bons, tout ce qui nous environnerait nous confirmerait du moins dans une vertu trop fragile et trop vacillante; mais les hommes sont corrompus. Sans intérêt, souvent sans dessein,

leur légèreté et leur funeste exemple nous entraînent loin de nos devoirs : il faut donc élever un rempart inexpugnable contre nos défauts et contre la séduction des autres.

La fermeté tient un juste milieu entre l'entêtement et la faiblesse, et ne peut habiter que dans une âme éclairée et droite. Il faut connaître la mesure exacte de son esprit et de ses talents, pour apprendre jusqu'à quel point on doit déférer aux lumières des autres; sans cette connaissance, il est impossible de prévenir les fautes et de se tirer de la médiocrité.

Voilà, mon fils, à quoi vous devez employer votre jeunesse. Deux choses sont également importantes à votre âge : l'une, de savoir quels sont les dons

que nous avons reçus de la nature; l'autre, de les cultiver avec une application sans relâche. Livré à cette étude, vous éviterez le ridicule d'un sot entêtement et les malheurs inséparables de la faiblesse.

A Paris, ce 15 mai 1756.

QUATRIÈME LETTRE

A MON FILS.

Il y avait autrefois parmi les Indiens des philosophes, appelés Gymnosophistes, qui regardaient le mensonge comme la plus grande et la plus indécente lâcheté; ils en punissaient même le soupçon, et retranchaient de leur corps tous ceux qui pouvaient en être atteints. La société, disaient-ils, ne subsiste que par la foi du langage; si l'on se permet de dire ce qu'on ne pense

point, elle deviendra un assemblage de brigands et de fourbes. »

En effet, le menteur tend à détruire autant qu'il dépend de lui l'usage de la parole. Si elle n'a été établie que pour manifester la vérité, pour communiquer nos sentiments et nos pensées, elle perd sa valeur et son prix dès qu'elle cesse d'être exacte, et le silence est la seule vertu du menteur. Tout est insensé dans sa conduite. Il ne peut se tromper lui-même, et il cherche à en imposer aux autres; il regarderait la découverte de ses impostures comme un grand malheur, et il ne saurait s'en dérober le honteux spectacle; il ne peut renoncer à l'estime des hommes et il se prive de la sienne : il se place ainsi lui-même au dernier rang, en préfé-

rant l'opinion de tous les autres au jugement de sa conscience.

Quelles doivent être d'ailleurs la dépravation et l'imbécillité d'un homme qui peut se persuader que la vérité dépend de son langage, et qu'il en peut disposer à son gré, comme si par le mensonge ce qui est pouvait cesser d'être! Quand j'aurai dit en plein midi qu'il fait nuit, le soleil en luira-t-il moins? Quand je l'aurai persuadé à un aveugle, en serai-je plus avancée? Ses yeux seraient pour toujours fermés à la lumière que j'aurais tort de compter sur la durée de son erreur. Tout conspire dans la nature à détruire le mensonge et à maintenir la vérité. Le menteur est seul dans son parti; il a tout contre lui, jusqu'à sa mémoire, qui l'aban-

donne et succombe sous le fardeau et la variété de ses impostures. En vain chercherait-il à s'associer avec ses pareils pour le succès de ses assertions, leur ligue ne servirait qu'à se déceler réciproquement et à faire paraître plus promptement la vérité. Voilà ce que les anciens exprimaient par un symbole connu. Ils désignaient le Temps par Saturne; ils le peignaient toujours avec la Vérité; ils sacrifiaient aux deux divinités ensemble. C'était dire aux jeunes : *On a beau déguiser et altérer la Vérité, tôt ou tard le Temps la révèle à la honte des fourbes et des imposteurs.*

Mais c'est peu d'être insensé, le menteur est encore de tous les hommes le plus lâche, le plus méprisable et le

seul dont le retour à la vertu soit presque impossible. Dire le contraire de sa pensée, dérober sous le mensonge la vérité qu'on connaît, cela n'est pas seulement d'un caractère porté au vice et à la passion, mais c'est aussi, comme je l'ai dit, une marque certaine d'imbécillité et de faiblesse : or, on ne doit rien espérer d'un homme dont le cœur et l'esprit sont en démence.

Par combien de lâchetés et d'infamies ne faut-il pas avoir passé pour parvenir à cette malheureuse dextérité, d'élever à force d'artifices et d'intrigues un édifice de mensonges que le souffle de la vérité détruit ensuite dans un instant? Car elle seule existe par elle-même et n'a besoin que d'elle-même pour conserver son autorité et sa force,

au lieu que le mensonge ne peut être soutenu que par le mensonge. Une assertion fausse, pour n'être point démentie, exige ordinairement une foule de démarches obliques et engage son malheureux auteur dans une conduite aussi fausse que ses propos. Bientôt il contracte cette habitude de fausseté, qui est le mensonge en action, et qui l'oblige à de laborieux et honteux efforts pour se garantir de la lumière de la vérité : en éclairant ses discours et sa conduite, elle en fait un objet d'ignominie.

Telle est la destinée d'un menteur : les gens vertueux l'abhorrent, les hommes les moins délicats le méprisent, et son commerce est regardé comme un opprobre. L'infamie atta-

chée à ce vice est si complète que les menteurs même se méprisent entre eux, et que ceux qui se sont assez dégradés pour ne plus rougir de rien et pour tirer gloire de toutes sortes de vices, n'ont encore su souffrir sans confusion le reproche de la fausseté et de l'imposture.

Un grand écrivain a dit que le mensonge était la ressource des enfants, des méchants et des sots; il a mis les enfants en mauvaise compagnie comme vous voyez. Malheur à ceux qui se servent de cette ressource! Aussi je ne vous demande point, mon fils, de fuir jusqu'à l'apparence du mensonge; si je vous en croyais capable, je regarderais comme un malheur d'être votre mère, et j'imaginerais vous donner une

preuve de ma tendresse en désirant de vous perdre avant que ce funeste penchant eût détruit votre vertu et votre réputation dans leur source. Mais je vous conjure, mon cher fils, pour votre bonheur et pour le mien, de vous fortifier de jour en jour dans cette passion d'une âme pure et droite qui, s'il fallait choisir, préférerait la vérité la plus cruelle à l'erreur la plus agréable. Celle-ci ne saurait durer; l'autre est éternelle et inébranlable.

Les jeunes gens se mettent souvent par étourderie sur le bord du précipice; ils croient diminuer leurs torts en les cachant; ils ne sentent point que le mensonge seul les rend inexcusables. Se tromper, tomber dans des fautes, manquer quelquefois à ses de-

voirs, tout cela est conforme à la fragilité et à l'imperfection de la nature humaine et mérite, par conséquent, de l'indulgence. Le sage est celui qui erre le moins souvent et qui revient de ses erreurs le plus vite; mais le menteur est impardonnable. Il renonce à tous les titres qui nous concilient l'estime des autres, et ce qui peut lui arriver de moins fâcheux c'est de rester entièrement effacé de la mémoire des hommes.

A Épinay, ce 16 juillet 1756

CINQUIÈME LETTRE

A MON FILS.

Vous voilà donc bien affligé de n'avoir plus de maître de dessin ? Je vous croyais des dispositions, je comptais sur des progrès ; je me suis trompée, et je vous ôte votre maître. Je ne vois dans tout cela aucun sujet de chagrin, à moins que vous n'ayez à vous reprocher un défaut d'application qui serait en effet très-répréhensible. En ce cas, non-seulement vous vous êtes

privé d'un talent agréable, mais vous avez encore perdu votre temps, et, si vous en connaissiez le prix, cette perte vous paraîtrait un vrai malheur. Pour moi, qui ne veux pas seulement supposer que vous puissiez négliger de propos délibéré des leçons que vous recevez, je me persuade que votre douleur vient plutôt d'une fausse honte et d'un amour-propre mal dirigé, et j'aime encore mieux vous croire sans talents que d'imaginer que votre négligence et vos distractions vous rendent indigne des soins que j'apporte à votre éducation.

S'il était donné à un seul de rassembler en lui tous les talents, il serait sans doute obligé de les cultiver tous ; mais la nature ne favorise pas le même

homme de tous les dons : elle les a répandus sur toute l'espèce. Il faut s'appliquer à connaître au juste et de bonne heure l'étendue et la sorte de talent par lequel le Ciel a voulu nous distinguer des autres, afin de le cultiver avec avantage.

Voilà ce qu'on appelle obéir à sa vocation, et c'est là le sens d'un terme souvent employé et que j'aime à vous approprier pour ma consolation : il est bien né, dit-on. Ce n'est pas que ceux qui sont bien nés se ressemblent ; ils ont tous reçu différents dons, mais tous sont nés avec la disposition et l'ardeur de les perfectionner. Être touché de la vérité, être sensible à la vertu, voilà deux qualités de l'essence d'un homme bien né, mais dont les nuances

sont diversifiées à l'infini. Par cette sage variété, la nature nous a rendus nécessaires et agréables les uns aux autres ; et sans le méchant, qui porte partout la douleur et le désordre, le genre humain n'eût été qu'une même famille.

Vous voyez qu'il est juste que celui qui naît avec le génie de la peinture fasse des tableaux, et qu'il aurait tort de vouloir être poëte. Ceux qui ont reçu des talents plus solides, et dont la vocation est, par conséquent, plus sérieuse, sont dans le même cas. Si vous croyez devoir faire vos efforts pour être en état d'embrasser un jour le parti de la robe, si vous êtes persuadé que ce soit là votre véritable vocation, si vous vous sentez le généreux cou-

rage de vous rendre recommandable à la société par des travaux utiles, n'auriez-vous pas tort de regretter des talents plus aimables, mais plus frivoles, et qui ne sont pas les vôtres? Ne seriez-vous pas blâmable de prodiguer votre temps à les cultiver sans succès? Le génie qui commande, qui entraîne, produit les ouvrages sublimes; mais dans les beaux-arts la médiocrité est un reproche. Quand on est né avec le génie de Molière, il faut faire des comédies, et quand on a celui de Raphaël ou de Guide, il faut faire des tableaux. C'est aux hommes privilégiés à s'abandonner à leurs inspirations : tous les autres, contents d'avoir reçu un cœur sensible et de contribuer au bonheur de la société par des tra-

vaux d'une autre espèce, doivent partager leur vie entre la satisfaction d'être utile aux hommes par des occupations sérieuses et le plaisir d'admirer en tout genre les productions et les chefs-d'œuvre du génie.

Il y a deux sortes d'hommes auxquels il n'est guère permis de se consacrer aux arts agréables, à moins qu'ils ne justifient par la sublimité de leurs ouvrages la force de leur vocation : je parle de ceux qui ont un nom et de la fortune. Avec de si grands moyens de parvenir aux emplois les plus importants de la société, celui qui reste dans l'obscurité s'est certainement manqué à lui-même. On admire avec raison ces hommes rares qui, dénués de toutes sortes de secours, ont su vaincre les

obstacles et s'attirer à force de talents une réputation dans les beaux-arts, d'autant plus flatteuse qu'ils la doivent à leur seul mérite ; mais Philippe de Macédoine ayant entendu chanter Alexandre dans un souper n'en avait pas moins raison de lui dire : *N'as-tu pas honte de chanter si bien?* Ce prince connaissait le prix des talents; il les protégeait et assignait des récompenses aux artistes distingués ; mais il savait que celui dont la patrie attend autre chose que le plaisir de charmer les oreilles et les yeux ne doit regarder les arts agréables que comme un délassement. Il savait aussi qu'on ne peut les posséder dans un degré éminent sans leur avoir donné un temps trop considérable et sans avoir,

par conséquent, négligé pour eux des devoirs beaucoup plus essentiels.

Ainsi, mon fils, je vous permettrai de vous féliciter d'être né dans un siècle éclairé, où l'étude des beaux-arts fait partie de l'éducation de la jeunesse ; chercher à en connaître les éléments, c'est se préparer une ressource contre l'indolence, l'ennui et l'oisiveté ; mais un homme sensé sait régler jusqu'à ses amusements, et je serais, par exemple, vraiment affligée si le goût que vous marquez pour la musique vous faisait négliger jamais des occupations plus sérieuses.

Un honnête homme se doit avant tout à son état et à ses devoirs ; mais ce qui ne lui sera jamais reproché, c'est l'amour et le goût des beaux-

arts, c'est l'admiration qu'il montrera pour le génie et ses ouvrages. La nature, en nous accordant le don de créer et de produire, nous a, pour ainsi dire, élevés à la gloire de la Divinité. Toutes les distinctions ne sont que de convention et imaginaires : la vertu et le génie constituent la supériorité réelle d'un homme sur un autre. Tout peut nous être enlevé ; la vertu et les talents nous restent au milieu de toutes les vicissitudes. Ils embellissent notre existence, nous consolent dans les chagrins et assurent pour jamais le bonheur de notre vie.

A Épinay, ce 12 septembre 1756.

SIXIÈME LETTRE

A MON FILS.

Vous allez quitter la campagne, mon cher fils, et avec elle le spectacle de la nature, pour vous retrouver dans Paris, au milieu des prestiges de l'art et de l'industrie. Les regrets que vous éprouvez en vous éloignant de ces délicieuses vallées seront bientôt effacés par des plaisirs peut-être plus séduisants pour votre âge; cependant, si votre cœur peut sentir le prix des

amusements champêtres, de leur pureté et de leur innocence, il ne croira pas les avoir remplacés par la vie dissipée et bruyante de la ville.

Il n'est point de spectacle plus beau que celui de la nature. Ses plaisirs, constants et universels comme elle, sont de tous les lieux, de tous les moments et de tous les âges. Quelle majesté! quelle magnificence dans l'éclat d'un beau jour! Rien ne peut donner une idée aussi juste de la puissance et de la grandeur de l'Etre Suprême; il semble qu'il veuille se montrer dans toute sa gloire; mais les mortels ne sauraient fixer leurs faibles regards sur aucune partie de cette immensité, lorsqu'il la remplit de la splendeur de sa lumière. A ce jour, dont la beauté

éblouit, succède par degrés une soirée paisible. Alors l'homme, libre de soins et de travaux, est rendu à lui-même, et le calme de la nature, en ramenant le repos, semble l'inviter à se prosterner et à adorer le Maître de l'Univers.

Ce spectacle si touchant et si auguste nous échappe, dans le tumulte d'une vie vainement laborieuse. Combien peu nous songeons à élever nos yeux, au milieu de cette cohue que le luxe, l'ambition et l'intérêt rassemblent dans les villes! Combien on y goûte peu cette volupté enchanteresse dont la campagne et la retraite font jouir à tous les instants du jour!

Les plus petits détails de la vie champêtre amusent et intéressent. Vous avez examiné quelquefois les

mœurs des insectes; vous avez remarqué avec quel art ils bâtissent leurs maisons, avec quels soins ils nourrissent leurs petits, avec quelle prudence ils préviennent les incommodités de la saison prochaine. En observant les travaux des fourmis, vous les avez vues plus d'une fois voiturer des brins d'herbe ou de paille, de petits morceaux de terre ou de gravier; lorsque la charge est trop considérable, elles s'associent pour un effort commun; en chemin, les moins embarrassées se détournent pour faire place à celles qui le sont davantage et pour ne point gêner les travaux publics. N'est-il pas singulier de trouver tant d'intelligence et de discrétion parmi des fourmis, et de les voir s'entr'aider dans

leurs besoins par un instinct qui les élève bien au-dessus de l'homme, chez qui il est si souvent troublé par l'orgueil et par un faux amour-propre.

Jugez, mon fils, par ces minuties, combien tout dans la nature doit exciter l'attention et la curiosité d'un homme raisonnable. Si vous voulez rapprocher ce spectacle de votre âge, et comparer ce que nous présente la campagne avec ce que nous voyons dans le monde, il vous sera aisé d'y apercevoir une allégorie continuelle. L'éclat vif et passager des fleurs vous paraîtra une image de la beauté. La prudence de la fourmi, l'adresse des oiseaux à fabriquer leurs nids, leur prévoyance, leurs soins pour leurs petits, vous représenteront la conduite

d'un père de famille, sans cesse occupé à assurer le bien-être et la fortune de ses enfants. Et le papillon importun qui voltige d'un air affairé, qui, fatigué de sa course et ivre de son propre bourdonnement, se précipite dans le feu, ne le comparez-vous pas à ces jeunes écervelés qui, après avoir consumé leur jeunesse dans des plaisirs frivoles, s'étourdissent sur le danger où ils sont, se laissent encore séduire par l'éclat trompeur des faux biens, et courent à leur perte d'un pas inconsidéré et rapide?

Mais il est des réflexions plus sérieuses et plus dignes de vous frapper. Voyez cet insecte, dont l'organisation et l'industrie ont fait votre admiration, écrasé par un enfant. Et pourquoi dé-

truire un animal dont ni la vie ni la mort ne peuvent nous être utiles? C'est la légèreté, l'inattention, d'autres fois je ne sais quel plaisir féroce de voir l'agitation d'un être souffrant, qui fait commettre ces meurtres : le plus fort opprime le plus faible; tous les jours l'innocence succombe ainsi sous les coups de l'injustice.

Vous avez, mon fils, vraisemblablement bien des crimes de ce genre à vous reprocher : car comment qualifier autrement une action qui outrage la nature dans ses espèces, et qui porte la mort et la destruction partout où sa bienfaisance voudrait entretenir le mouvement et la vie? Vous voyez, du moins, combien la légèreté est dangereuse : celui qui ne réfléchit point

s'expose à tout instant à des actions téméraires et répréhensibles.

Accoutumez-vous donc à étendre le respect que vous devez à la nature jusqu'à ses plus petits ouvrages, à la révérer jusque dans l'organisation du plus vil insecte. Songez que, doué comme vous de la faculté de sentir, il est, comme vous, susceptible de souffrance et de peine, de plaisir et de bien-être. Songez surtout que celui qui ne peut rien créer est appelé, non pour détruire, mais pour partager le bonheur d'être avec toute la nature vivante et sensible.

A Épinay, ce 30 octobre 1756.

SEPTIÈME LETTRE

A MON FILS.

Je ne puis mieux commencer cette année, mon cher fils, qu'en vous témoignant le désir que j'ai de vous voir parfaitement heureux. Quoique je m'occupe, tous les jours de ma vie, des moyens qui peuvent vous conduire au bonheur, il est des moments où ces soins ont quelque chose de plus doux, et celui-ci est de ce nombre. Je repasse avec satisfaction les sujets de

contentement que je crois avoir de votre conduite, et en écartant de ma mémoire ce qui ne cadre pas avec mes espérances, je tâche de ne voir que les progrès que vous avez fait vers la sagesse.

Je me rappelle surtout deux choses avec plaisir. Votre goût pour certaines singeries déplacées paraît avoir diminué; j'ose me flatter que la raison et le commerce des honnêtes gens dont vous avez l'avantage de jouir de si bonne heure achèveront, cette année, de détruire dans votre maintien jusqu'aux moindres vestiges de ces puérilités. Il me semble aussi que votre amitié pour celui aux soins duquel vous êtes confié a fait des progrès marqués; c'est un grand pas vers le

bonheur que de sentir combien vous devez à un homme qui vous sacrifie son temps et ses talents. Plus vous réfléchirez sur les obligations que vous lui avez, plus vous serez touché de reconnaissance; plus je vous verrai uni avec lui, et par réflexion et par goût, et plus je me confirmerai dans l'heureuse espérance que vous ressemblerez un jour au portrait que ma tendresse a crayonné d'un fils né pour le bonheur de sa mère.

Mais, pour le hâter, il ne faut pas rester au point où vous êtes : il faut redoubler de courage et d'ardeur; on ne saurait être trop tôt formé. Si votre âge vous empêche de voir où il faut chercher le bonheur, nous vous épargnerons les peines de cette recherche;

je vous conjure seulement de nous seconder et de suivre des conseils dont, de votre propre aveu, vous vous êtes tant de fois si bien trouvé.

Ce que je désire principalement, mon fils, c'est de vous voir plus attentif aux objets qui passent sous vos yeux. Dès que vous vous en serez fait une habitude, vous jouirez d'une nouvelle source de plaisir. Jusqu'à présent, vous ne vous êtes occupé que de vous; accoutumé à n'écouter encore que vos désirs, vous croyez que, pour être heureux, il n'y a qu'à les satisfaire, sans se mettre en peine des inconvénients qui peuvent en résulter. Mais, lorsque vous commencerez à réfléchir et à regarder autour de vous, vous changerez de sentiment et de sys-

tème; vous mettrez votre bonheur moins dans vos plaisirs que dans la satisfaction des autres; vous paraîtrez vous oublier, et c'est alors que vous commencerez à être véritablement heureux.

Cette réserve, cet oubli apparent de soi-même, est le seul sentiment qui distingue les hommes des animaux; il est le plus délicieux qu'un être sensible puisse éprouver. C'est par là que son existence se multiplie, pour ainsi dire, autant de fois qu'il compte d'objets de son attachement et de sa bienveillance; c'est par là que je suis heureuse de tout le bien qui vous arrive, et que ce qui vous rend content me cause un grand plaisir.

La bête, livrée à son instinct comme

à son seul guide, ne connaît que ses appétits, ne voit et ne combine que ce qui paraît lui convenir pour le moment. Toujours maîtrisée par ses besoins, obéissant sans cesse à ses désirs, elle ne soupçonne seulement pas qu'ils puissent être nuisibles à quelqu'un; elle n'a jamais su compter l'existence des autres pour quelque chose. Voilà l'image de l'homme qui ne voit que lui, qui s'isole au milieu de ses frères, et qui renonce pour sa part au plus beau privilége de l'humanité, celui d'être heureux les uns par les autres.

Commencez, mon fils, avec cette année, à jouir de cette prérogative. Consultez dans toutes vos actions le plaisir et le bonheur de vos semblables avant de songer au vôtre, et vous ver-

rez combien vous serez plus constamment heureux d'avoir sacrifié vos fantaisies et même des biens réels aux personnes qui vous sont chères. Je ne vous parle ni de votre père, ni de moi, malgré les droits que nos bienfaits nous donnent à votre attachement; mais je voudrais que, sensible aux attentions de tous vos amis, depuis moi jusqu'à votre laquais, dont la patience et la bonne volonté ne doivent point vous échapper, vous ne fussiez occupé que des moyens de leur prouver par votre douceur, par votre reconnaissance, par votre sensibilité à ce qui les regarde, combien vous êtes touché de ce qu'on a la bonté de faire pour vous.

Celui qui ne songe qu'à lui devient nécessairement malheureux ; il n'inté-

resse l'amitié et la compassion de personne : bientôt il reste abandonné et seul, et dans les plus grandes extrémités il trouve à peine sur qui s'appuyer. Mais lorsque vous aurez appris à compter les autres avant vous, vous éprouverez que vous avez moins travaillé pour eux que pour vous-même ; et leurs soins dictés par la reconnaissance vous dispenseront de vous mettre jamais en peine de ce qui vous regarde.

C'est dans ces sacrifices et dans ces soins réciproques que le ciel a placé le lien le plus fort de la société et la supériorité de l'homme sur les autres créatures. Mais pour sentir le prix de ce bienfait, il faut considérer combien nous serions malheureux sans les avantages qu'il nous procure. Quel

serait en effet le sort d'un être réfléchissant et sensible, mais privé de la faculté de prendre part aux peines de ses semblables, de leur communiquer les siennes, de donner et de recevoir des secours ? Les ténèbres de la mort seraient moins horribles que cette condition. On a du plaisir à arroser une plante qui souffre de la sécheresse, à ranimer une fleur mourante, à étayer un arbrisseau qui cherche de l'appui : le plaisir de secourir ses semblables n'est-il pas infiniment plus doux, plus noble et plus satisfaisant ? Que pourrait-on penser de ceux qui laisseraient périr un homme, au milieu d'eux, de faim et de misère, sans le soulager et qui, susceptibles des mêmes maux, ne sauraient se mettre à sa place ? Leur

conduite serait horrible parmi des barbares.

Connaissez donc, mon fils, le prix de l'humanité ; mettez principalement votre bonheur à secourir les infortunés, et n'oubliez jamais que ce n'est qu'un effet du hasard si vous n'êtes pas à la place de celui qui vous demande la charité, et si vous êtes assez heureux pour pouvoir alléger le poids de ses peines.

Bien loin de se refuser à la pitié et à la compassion, un cœur sensible met dans ces sentiments sa joie et sa gloire. Toutes les vues de l'Auteur de la nature tendent à la conservation et au bonheur des êtres, et l'homme jouit de l'auguste privilége de le seconder dans ce grand et sublime ouvrage. Notre

vocation est donc mal remplie, si en aspirant à notre bonheur, nous oublions celui des autres, et si nous négligeons un devoir que nous devons regarder comme le plus beau de nos droits.

A Paris, ce 1er janvier, 1757.

HUITIÈME LETTRE

A MON FILS.

Je ne sais si vous étiez chez moi le jour qu'on parlait d'un homme d'esprit qui a pour maxime de ne commencer l'éducation des enfants qu'à l'âge de douze ans? Avant, dit-il, de cultiver l'esprit, il faut donner au corps le temps de se fortifier; c'est lorsque celui-ci a pris sa consistance que l'âme peut recevoir avec fruit les principes de la sagesse et des sciences, aliment trop fort pour un âge moins

avancé. Ce système est sans doute bien singulier. C'est comme si on défendait aux enfants de mouvoir leurs bras et de se servir de leurs mains dans le temps qu'ils apprennent à marcher, et qu'on crût les exposer à beaucoup de maux en les obligeant de faire usage des bras et des jambes à la fois. Nous ne devons négliger aucune de nos facultés ; elles exigent toutes une culture égale : l'âme, ainsi que le corps, ne contracte de la force que par le travail et par l'exercice.

Mais je ne me propose pas de combattre l'opinion de ceux qui commenceraient l'éducation lorsqu'elle doit être déjà fort avancée. J'aime mieux, mon fils, vous dire un fait qui est arrivé il n'y a pas longtemps, et qu'on a cité comme

un exemple contraire au système des éducations tardives.

Un homme qui avait un nom et de la fortune eut deux fils : la naissance de l'un coûta la vie à sa mère ; l'autre était d'un second lit. Ils avaient tous les deux de l'esprit, de la douceur, un goût naturel et des dispositions heureuses. La mort prématurée de leur père rendit leur éducation différente. L'aîné fut confié aux soins d'un gouverneur éclairé, zélé et sévère ; l'autre, unique objet de la tendresse de sa mère, jouit de toutes les attentions si dangereuses d'un amour aveugle et pusillanime. On songeait beaucoup à sa santé, c'est-à-dire qu'on faisait de son mieux pour la détruire ; en revanche, on ne s'occupait ni de son esprit, ni de son

caractère. Sa volonté était la loi suprême ; on ne lui parlait d'étude que lorsqu'il le désirait, et il ne le désirait presque jamais. Du côté des dispositions naturelles, il n'était pas plus mal partagé que son frère ; mais tandis que celui-ci apprenait à se corriger de l'entêtement, de l'étourderie, de la légèreté, de l'inconséquence, en un mot de tous les défauts de l'enfance ; l'autre se bornait la plupart du temps à des exercices aussi frivoles que sa tête. Il questionnait sans cesse, et n'écoutait jamais les réponses. Dans ses occupations, la plus légère difficulté le rebutait ; le dégoût, l'ennui, la nonchalance s'emparaient de lui ; une étude succédait à l'autre, sans ordre, sans plaisir et sans fruit.

A l'âge de douze ans, il avait, par curiosité, effleuré toutes les sciences et n'en savait aucune : à peine avait-il appris à lire et à écrire. Cependant il fallut songer à soutenir un nom qui ne manquait pas d'illustration ; c'était le moment de paraître digne de la fortune et de la considération que son père avait laissées. On commençait à y penser lorsque son frère parut dans le monde. La destinée de ces jeunes gens fut aussi différente que leur éducation. L'aîné conserva l'éclat de son nom, en se montrant digne de remplir des emplois brillants et honorables ; l'autre resta dans l'obscurité ; sa conduite fut l'éloge de son frère.

Vous voyez, mon fils, combien il

importe d'entretenir dès l'enfance le goût de l'ordre et l'activité de l'esprit. Il est essentiel d'être à ce qu'on fait ; on ne réussit en rien sans attention et sans peine. Cette légèreté, cette indolence, ces distractions éternelles sont des fléaux pour la jeunesse, qui gâtent les dispositions les plus heureuses et ne tendent à rien moins qu'à rendre un homme incapable de toute affaire ; j'oserais presque dire, à le rendre méchant. L'âme qui n'a point de but établi se perd, dit Montaigne, elle erre sans guide ; son égarement ressemble à la folie; il lui ôte l'habitude et jusqu'à la possibilité de se fixer.

La paresse d'esprit qui en résulte est de tous les malheurs peut-être le plus grand. Elle réduit l'homme à

l'état de végétation : bientôt il tombe dans une léthargie entière; son existence n'est plus qu'un rêve, et alors il y a longtemps qu'il ne mérite plus d'exister. Tout dans la nature est en faveur du travail; tout conspire contre la paresse. Il n'y a guère que les gens actifs qui jouissent de la santé du corps; eux seuls connaissent du moins ce courage d'esprit qui peut en tenir lieu et qui triomphe des obstacles.

Je vous conjure donc, mon fils, par toute la tendresse que je sens pour vous, de ne plus perdre un moment dans les distractions auxquelles vous êtes si sujet, et de travailler de tout votre pouvoir à fortifier votre âme contre l'oisiveté et la paresse. Vous êtes coupable toutes les fois que vous employez à vos

affaires plus de temps qu'il n'en faut ; il est trop essentiel d'en connaître le prix. Après tant de conversations que nous avons eues à ce sujet, je dois espérer que vous ne tarderez plus à renoncer à une habitude qui deviendrait de jour en jour plus dangereuse, et qui finirait par vous être bientôt funeste.

Tout ce que je vous dis sur cet important article, vous l'auriez en partie senti vous-même, si vous pouviez vous accoutumer à réfléchir sur ce qui vous arrive. Comparez la joie que vous ressentez lorsque vous avez rempli vos devoirs avec activité, à cette inquiétude, à cette pesanteur, à cet ennui d'esprit qui vous obsèdent au milieu de vos distractions et de votre désœuvre-

ment. Apprenez à jouir de la douce et solide satisfaction d'avoir fait de votre mieux dans tout ce que vous aurez entrepris ; je vous demande de l'application et de la ferveur jusque dans vos amusements. Lorsqu'un âge plus mûr aura joint l'expérience aux principes, vous sentirez le prix de ceux que je viens de vous donner. La paresse est le poison de l'âme : l'activité et le goût du travail sont le souverain remède contre tous les maux attachés à la condition humaine.

A Paris, ce 25 avril 1757.

NEUVIÈME LETTRE

A MON FILS.

Je vous ai donc soupçonné mal à propos d'avoir cherché des détours et des mauvaises raisons, pour nous cacher un tort très-léger ? Eh bien, mon fils, je serai bien aise de m'être trompée, et, si vous voulez m'en convaincre, je vous en demanderai pardon de tout mon cœur. Mais voilà ce que c'est que de se mettre dans le cas d'être soupçonné. Si vous aviez la réputation

d'être toujours franc, vous seriez à l'abri de toute accusation téméraire ; et cette réputation, vous l'auriez, si vous méritiez de l'avoir.

Convenons qu'il faut être bien sot pour vouloir cacher la vérité à force de raisonnements. Quelque spécieux qu'ils puissent être, ils doivent porter un caractère de fausseté auquel il n'est pas possible de se méprendre. Aussi voit-on les gens les plus bornés démêler au premier coup d'œil la faiblesse d'un sophisme; il ne faut pas être moins stupide que corrompu pour se flatter de substituer avec succès le mensonge à la vérité.

Cette sottise ne peut venir que d'un excès d'orgueil; ne vouloir jamais se tromper, c'est la manie d'un homme

qui veut passer pour parfait, et paraître supérieur à tous les autres. Il est vrai que les moyens par lesquels il cherche à nous persuader sont singulièrement combinés : car, pour cacher des torts souvent peu considérables, il se livre au vice le plus humiliant ; il oublie que le mensonge et la fausseté rendent un homme méprisable sur toute la terre.

Au défaut de la vertu, le sens commun doit suffire pour étouffer un pareil penchant, et comme vous en avez senti l'importance plus d'une fois, je dois être tranquille sur cet article ; mais je voudrais que vous eussiez en horreur toute apparence d'obliquité : alors je serais sûre que vous sentez le prix de la franchise.

On avait, un jour, excessivement paré une jeune personne pour la mener au bal ; le lendemain, elle devait rendre visite à une parente dévote : non-seulement elle ne fut point parée, mais on lui défendit de parler des plaisirs de la veille. Elle en demanda la raison. C'est, lui répondit-on, que votre parente blâme la parure et les amusements de la jeunesse, et comme, à votre âge, on doit tâcher de plaire à tout le monde, il faut apprendre à connaître les différentes façons de penser, afin de s'y conformer avec prudence. — Mais, demanda la jeune fille, si l'on se trouve avec deux personnes qui pensent différemment, comment faudra-t-il faire ? Cette question n'était pas d'un enfant ; on ne pouvait mieux relever l'absur-

dité des principes qu'elle venait de recevoir.

Je voudrais, mon fils, avoir à vous applaudir d'une telle objection; j'en ressentirais une joie véritable. Mais il me semble que vous êtes plutôt dans le système de parler à chacun suivant sa manière de penser, et cette remarque, que j'ai eu occasion de faire plus d'une fois, m'a toujours affligée. Ce n'est pas là un défaut de votre âge : l'étourderie de la jeunesse fait ordinairement tomber dans un excès tout contraire. On doit sans doute des égards à tout le monde; on doit se défier de ses opinions et fuir tout sot entêtement; on doit encore proposer ses sentiments avec la modestie qu'un homme d'esprit conserve toujours; mais la

vérité a ses droits, qu'il n'est point permis de trahir, et si la prudence conseille quelquefois de taire son opinion, la droiture et l'honneur ne souffrent jamais qu'on dise le contraire de sa pensée.

L'envie de plaire doit avoir ses bornes. Si vous les franchissez sans avoir réussi dans le dessein de ménager la délicatesse des autres, vous tomberez dans une inconséquence qui vous donnera l'air ridicule et faux. La façon de penser des hommes est trop diverse; on ne peut se flatter de réunir tous les suffrages. Celui qui veut plaire sans exception finit ordinairement par déplaire à tout le monde. L'homme d'esprit et d'honneur tient une autre conduite. Quand il a examiné ses ac-

tions et ses sentiments avec la sévérité qu'il se doit à lui-même, il ne s'abaisse pas à les dissimuler ; il les avoue avec confiance, persuadé que, quelle que soit la diversité des opinions, il ne pourra dans aucun cas blesser des juges équitables en disant la sienne ; la droiture de son cœur, la pureté de ses intentions lui garantissent l'estime publique.

Voilà, mon fils, pourquoi il est si essentiel d'avoir à ses propres yeux une conduite sans reproche ; c'est elle qui nous donne cette contenance noble et tranquille qui ne quitte jamais l'homme de bien. Dans cet état de paix et de confiance, si nous sommes approuvés par les autres, c'est une source de satisfaction de plus : et comment pourrions-nous ne pas l'être ? L'injustice et

l'erreur sont passagères; la vérité et la justice triomphent toujours. Mais fussions-nous blâmés par toute la terre, ce blâme n'est rien quand il est injuste. Ce n'est point le jugement vain et téméraire des hommes, c'est le témoignage de notre conscience, fondé sur la vérité et la vertu, qui doit décider du mérite et de la règle de notre conduite.

A Paris, ce 1er juillet 1757.

DIXIÈME LETTRE

A MON FILS.

Quel spectacle pour un cœur sensible que celui que vous venez de voir, et combien il offre de réflexions touchantes!

Dans cette cabane, une mère revient à ses enfants à la fin d'une journée laborieuse; leurs mains sont tendues pour recevoir le pain qu'elle leur a promis; mais leur attente est souvent trompée: cette tendre mère, malgré

ses efforts, n'obtient pas toujours de quoi faire subsister une famille nombreuse. Avez-vous remarqué dans cette autre chaumière les manières franches et la sérénité de ces hommes honnêtes et simples qui vous ont si bien accueilli ? Je crains bien que vous n'ayez reçu ces marques de bienveillance comme un hommage qui vous était dû, et que vous n'ayez regardé tous ces tableaux avec un cœur indifférent et froid.

Élevé, peut-être pour votre malheur, dans une maison opulente ; accoutumé aux douceurs d'une vie aisée que la plus grande partie du genre humain n'a jamais connue et dont un petit nombre ne jouit ordinairement qu'après trente ans de travail et de

peines, vous vous imaginez que personne au monde ne manque du nécessaire; et, comme vous n'avez jamais éprouvé d'inquiétude sur votre sort, vous n'avez point appris à vous intéresser aux besoins et à l'infortune des autres. Quelque grande que soit cette erreur, je dois la considérer comme un effet de la sécurité de votre âge, et espérer que le temps et la raison la corrigeront; mais si vous regardez ces infortunés comme une espèce d'hommes à part, nés pour le travail, destinés à souffrir, pendant que vous et vos pareils vous jouissez du fruit de leurs peines et de tous les biens de la vie, votre opinion, pour vous être commune avec beaucoup de monde, n'en est pas moins insensée et impardonnable.

Oui, sans doute, les pauvres, les laboureurs, forment dans l'État un ordre séparé; ordre beaucoup plus respectable que tous les autres, s'il faut en juger par son utilité et par ses vertus. Vous avez pu remarquer dans ce village deux sortes d'hommes : des cultivateurs, dont la profession est sans contredit la plus nécessaire, la plus innocente et peut être la plus noble; d'autres qui, sans possessions, sans asile, réduits à vivre du travail de leurs mains, ne trouvent pas toujours de quoi se procurer la subsistance la plus indispensable.

Je n'ai pas besoin, sans doute, de vous dire qu'il faut soulager ces derniers : il suffit des premiers sentiments de justice et d'humanité pour nous

convaincre que celui qui a du superflu le doit à ceux qui manquent du nécessaire. Quelque insensible que soit un homme, je ne pense pas qu'il lui fût possible d'être un quart d'heure de suite témoin des peines et des malheurs de l'indigence sans en être fortement ému; et j'ai assez bonne opinion de la nature humaine pour croire que si les gens riches ont en général la réputation d'être durs, réputation trop bien méritée, c'est parce que leurs mœurs les éloignent des objets qui pourraient exciter leur compassion, et que rien de tout ce qui les entoure ne leur retrace le tableau de la pauvreté et de ses misères.

Mais puisque la bienfaisance s'accroît par l'exercice, et qu'il n'y a point

de sentiment plus doux que celui qui contribue au soulagement de nos semblables, comment pouvons-nous en avoir reçu l'heureuse impression sans consacrer pour toujours une partie de nos superfluités à la pratique d'une vertu aussi consolante?

Du moins, si notre situation nous empêche de donner des secours efficaces, rien ne peut nous dispenser des égards et du respect qu'on doit aux malheureux. Privés par un sort aveugle de toutes les douceurs de la vie, que leur reste-t-il à espérer, si ce n'est le tribut de ces égards délicats si justement payé à la misère honnête et timide? Quelle serait la récompense de tant de vertus pénibles, si on leur refusait jusqu'aux démonstrations d'estime?

Ces sentiments ne sauraient être portés trop loin à l'égard de cette portion de citoyens qui nourrit et qui défend les autres. L'agriculture est l'âme des peuples et la source de leur prospérité. Sans elle, l'état d'une nation ne peut être ni florissant ni durable. Mentor, en délivrant l'île de Crète des fléaux d'une mauvaise administration, fonde sur l'agriculture la puissance du souverain et le bonheur des sujets : en effet, sans elle, les arts, les richesses, le commerce, tout devient un principe de corruption et de décadence.

Les deux plus grands biens de l'humanité, la vertu et la santé, seront toujours le partage d'un peuple cultivateur. Le travail et la sobriété conservent chez lui les principes de la vie

dans toute leur vigueur, et préviennent les maux dont le luxe et l'oisiveté ont rempli les villes. Une vie uniforme et réglée éloigne de son cœur l'avarice, l'ambition, la jalousie, toutes les passions qui ont mis le glaive entre les mains des hommes et qui en ont fait l'instrument de l'injustice et de la vengeance. Ses mœurs sont simples et domestiques. Il trouve chez lui tous les biens. Sa richesse est dans le nombre de ses enfants, sa gloire est dans leur sagesse. Ils sont les compagnons des travaux de leur père, la joie et la consolation de leur mère : tous les chagrins, tous les maux disparaissent dans le sein de cette tendre et heureuse famille. Ah ! mon fils, il n'y a rien dans les attraits de la vie civile qui puisse

nous dédommager des biens qu'elle nous a enlevés; nos arts, nos plaisirs divers, nos frivoles amusements ne sauraient remplacer un seul de ces moments délicieux de la vie rustique.

Heureux le peuple qui en a conservé les mœurs et qui en connaît le prix! Puisse le vœu de la nation s'accomplir! Puisse enfin l'état de cultivateur, si négligé, si opprimé en France, éprouver toutes les faveurs et toute la protection qu'il mérite! Quel serait mon bonheur, mon fils, si je vous voyais un jour digne par vos talents d'occuper une place qui vous mît à portée de contribuer au soulagement du laboureur et à l'adoucissement de son sort! C'est dans cette espérance que je puis désirer de vivre et de vieil-

lir. Ce serait le dédommagement le plus doux que le ciel pourrait m'accorder des biens dont je suis privée par la vie civile, et qu'un cœur sensible ne doit cesser de regretter.

A Épinay, ce 20 septembre 1757.

ONZIÈME LETTRE

A MON FILS.

J'avais besoin, mon fils, d'une consolation proportionnée au sacrifice que je faisais à ma santé pour supporter l'abandon où j'allais me trouver ici ; c'eût été trop de peines à la fois, que de renoncer aussi aux soins de votre éducation. Cependant, c'est moins le désir de vous garder sous mes yeux qui m'a engagée de vous amener à Genève, que l'avantage que je me pro-

mettais de votre séjour dans cette république, à l'âge surtout où les impressions nouvelles ont tant de droit sur notre âme. Je me flattais, entre autres, de vous voir vivement frappé du contraste de la dissipation de Paris, de la légèreté et du relâchement de nos mœurs qui sacrifient et pardonnent tout aux agréments, avec la régularité d'une ville où l'on n'a des égards que pour le mérite personnel, et où l'on ne peut s'écarter de la vertu sans renoncer à l'estime et à la considération publique.

Cette espérance soutenait mon courage. Si ma santé, me disais-je, me force de m'arracher d'auprès d'une mère que mes soins ne pourront jamais payer de sa tendresse; si je quitte pour un temps tous ceux à qui je tiens

par le liens du sang et de l'amitié, mon fils me tiendra lieu de tout; ses progrès répondront à mes efforts et sa conduite me rendra mon exil agréable. Le peu d'empressement qu'il a montré jusqu'à présent à se corriger de ses défauts ne m'alarmera plus longtemps : à Genève, il verra des modèles et des exemples de toute espèce; ils feront leur effet sur son cœur. Le tableau touchant d'une vie honnête sera sans cesse sous ses yeux; il apprendra à mettre un juste prix à la régularité des mœurs, au mérite réel, aux talents utiles.

Après une si vive peinture des avantages que vous deviez retirer de ce voyage, après de si douces espérances sur lesquelles je fondais en partie le

succès de ma guérison, jugez, mon fils, si j'ai pu n'être pas sensiblement affligée en vous voyant, au contraire, redoubler ici de vanité, d'orgueil et de sotte importance, et vous oublier au point de vous révolter de mes avis et d'oser placer le dédain où vous deviez mettre le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance! Depuis cinq mois que nous sommes ici, vous avez eu tout le temps de vous recueillir, de regarder autour de vous, de voir et de comparer. Est-ce la faute de votre esprit ou celle de votre cœur, si vous n'avez tiré aucun fruit des exemples que vous avez sous les yeux? Je voudrais bien suspendre une décision si cruelle et mettre encore tout sur le compte de votre légèreté; mais il est

temps de vous ramener à vous-même, et de vous faire faire de sérieuses réflexions.

Je vous pardonnais, à Paris, les sottes préventions que les idées de richesses et de fortune vous avaient mises dans la tête. Témoin du luxe funeste qui nous fait lutter les uns contre les autres, non pour des préférences glorieuses et réelles, mais en dépenses, en prodigalités et en magnificences déplacées, il pouvait être permis à un jeune homme sans réflexion et sans expérience de se méprendre sur le prix de ces choses, et de regarder comme fort désirable ce qui, dans le fond, n'est que dangereux et futile; mais j'avais assez bonne opinion de votre esprit pour croire que, transplanté dans un monde où il est

plus souvent question de vertu et de mérite que de spectacles et de brillants équipages, vous apprendriez à vous défaire de toutes ces idées fausses, à aimer vos devoirs plus que vos plaisirs et à préférer la vérité aux illusions de l'enfance.

Je n'exigeais pas de vous des réflexions au-dessus de votre âge; mais je devais espérer que les idées qui sont ici dans la tête de tous les jeunes gens vous seraient bientôt familières; que vous sentiriez, par exemple, aussi bien qu'eux qu'un homme est mieux loué par sa personnne que par son habit et son équipage, qu'un sot galonné n'est jamais qu'un sot, plus insupportable seulement qu'un autre, parce que celui qui est dans la foule est du moins

ignoré, au lieu que l'autre étale ses ridicules et choque par ses travers les yeux de tous les gens sensés. Avec un peu d'attention vous auriez appris de vos camarades que l'espèce d'hommage qu'on rend aux richesses et à la fortune ne peut satisfaire une âme généreuse, et que le mérite seul s'attire les véritables égards; la candeur et la simplicité des mœurs de Genève, le respect domestique et public si bien conservé, la bonté et l'autorité des pères, la soumission des enfants, vous auraient touché; pénétré des mêmes sentiments, vous auriez mieux répondu à ma tendresse.

Il faut que vous ayez l'âme peu sensible, ou du moins un esprit très-commun et très-borné, pour n'avoir tiré

aucun fruit de ce spectacle. Votre début promettait mieux; j'osais m'attendre à une révolution totale dans vos idées. A Paris, vous n'aviez su remarquer que la richesse et l'élégance des habits, la magnificence des équipages et autres choses aussi frivoles : ici la simplicité des mœurs, la modestie des habits, fixèrent vos premiers regards. Frappé de l'air vénérable d'un magistrat que vous vîtes dans les rues, à pied, sans appareil, sans suite, vous voulûtes lui rendre vos hommages, et votre surprise fut bien plus grande de le trouver à un troisième étage, seul, sans domestiques, dans un appartement sans tapisserie, éclairé par la lumière faible et tremblante d'une lampe, entouré seulement de ses vertus et de

l'amour de ses concitoyens ; décoration plus recommandable que le luxe et la richesse de nos meubles, et ce nombreux et pitoyable cortége de nos valets, qui ne sont, chez ceux qui osent en tirer vanité, que l'affiche de leur petitesse et de leur sottise.

Après vous avoir vu touché d'un tel spectacle, j'avais droit d'espérer un grand changement dans vos idées, et je ne devais pas craindre de vous voir exposé à la risée de la jeunesse de Genève par votre sot orgueil et par cette plate présomption que vous avez eu la maladresse de leur montrer. Il ne vous manque plus, pour être complétement ridicule, que de paraître galonné au milieu de vos camarades. Ces jeunes gens, tous parés et glorieux de

la réputation et des vertus de leur père, ne vous voyant d'autre mérite que celui de vos habits, seront tous prêts à vous vouer sans retour un mépris que vos maximes et votre conduite ne commencent que trop à vous attirer.

Mais, dites-moi, je vous prie, sur quoi vous fondez la bonne opinion que vous avez de vous-même. Si vous aviez un nom, votre sottise pourrait mériter quelque indulgence ; le préjugé de notre nation autorise du moins un homme de qualité à se placer dans la classe des citoyens les plus distingués, et à prétendre par son rang à des égards qu'il ne peut exiger à de meilleurs titres ; mais vous, vous êtes un homme sans naissance, et ne pouvez mériter le suffrage du public que par

vos efforts et par vos succès. Si la situation de votre père lui permet de vous procurer une éducation convenable, vous devez savoir aussi que rien n'est moins assuré que votre fortune; il y a même à parier que, si vous ne répondez pas mieux à nos soins, et si vous ne travaillez de toutes vos forces à acquérir des talents utiles et honnêtes, vous passerez votre vie dans le besoin, comme vous la passerez sûrement dans le mépris. Je sais combien ces idées sont loin de votre tête, et quelles sont vos chimères sur la fortune que vous vous flattez de posséder un jour; mais je prends date aujourd'hui, et je vous déclare que vous vous abusez, et que vous vous ressouviendrez, malheureusement trop tard, de la

prédiction que je viens de vous faire. Je ne vous parle point de l'égarement où vous êtes tombé, et qui vous a fait manquer à un homme qui devrait recevoir tous les jours de la vie des preuves de votre respect et de votre reconnaissance; je ne puis penser sans indignation à ce qui vous est arrivé à cet égard. Ne m'est-il donc pas assez cruel de vous voir encore si sot, et faut-il aussi soupçonner votre cœur!

Je dois du moins renoncer aux espérances que j'avais fondées sur vous; j'ai trop remarqué combien votre envie de me plaire est médiocre, ou tout au plus momentanée, et combien vous vous souciez peu de contribuer au rétablissement de ma santé par votre conduite. Sans retour sur moi, j'ai dû

vous avertir des malheurs que vous vous préparez. Tous mes vœux tendaient à vous voir un jour, au milieu de la corruption publique, distingué par vos vertus; il faut n'y plus compter, et m'attendre à vous trouver dans la foule de ces âmes communes qui, entraînées par le torrent de la mode dans les travers et les vices d'une jeunesse dépravée, ne servent qu'à rendre, par leur avilissement et par leur misère, le spectacle de la vertu plus intéressant et plus auguste : car l'homme de bien ne craint ni renversement de fortune, ni intrigues, ni cabales; il triomphe des revers passagers de la vie; il trouve dans son cœur son bonheur et sa récompense.

A Genève, ce 3 avril 1758.

DOUZIÈME LETTRE

A MON FILS.

On a beaucoup écrit, mon fils, sur les moyens d'attacher les hommes à l'amour de la vertu et de leurs devoirs et de les garantir de la corruption qui se glisse si aisément dans leur cœur. Cette question a occupé dans tous les temps les philosophes les plus profonds et les plus grands hommes d'État.

Sans vouloir entrer dans des discussions au-dessus de mes forces, il me semble que de tous les gardiens qu'on nous a donnés pour conserver la pureté de notre âme, il n'y en a point de plus fidèle que le respect que nous devons nous porter à nous-même, en considération de l'excellence de la nature humaine.

La secte du Portique avait en cela une grande supériorité sur toutes les autres. En inspirant aux hommes une haute idée d'eux-mêmes, elle communiquait à tous ses disciples cette fierté, cette élévation d'âme qui, cherchant sa gloire dans la vertu et dans l'innocence de la vie, regarde le vice, même heureux, avec cette pitié méprisante qui est de tous les sentiments le

plus noble, comme elle est pour le méchant de toutes les humiliations la plus terrible.

Un homme accoutumé à trouver en lui-même son juge le plus redoutable et à préférer la certitude intérieure de sa droiture à tous les hommages de l'univers ne saurait être un homme ordinaire. Ce sentiment conduit à toutes les vertus et à toutes les récompenses ; il nous apprend à mépriser les caprices de la fortune, à ne plus craindre ses revers. Le moyen d'abattre le courage de celui qui met la tranquillité d'une bonne conscience au-dessus de tous les biens ; qui sait que le sort peut lui arracher la vie, mais ne peut disposer de sa vertu, et qui s'est convaincu que le plus grand malheur de l'homme

n'est point de mourir, mais de perdre cette paix de l'âme, cette estime de lui-même, sans laquelle la vie est un supplice?

Tout ce qui s'est fait de grand et d'extraordinaire parmi les hommes a été produit par ces principes; ils ont formé les héros de tous les siècles; la véritable gloire n'est accordée qu'à cette élévation. La fortune ne couronne pas toujours les entreprises des héros; les plus vertueux d'entre eux sont exposés à ses coups, que la méchanceté des hommes ne manque guère de rendre encore plus funestes; mais, inébranlable au milieu de la tempête, l'homme de bien regarde la crainte et l'humiliation comme le partage du méchant, et la fortune qui le seconde

lui paraît moins désirable que le malheur qui poursuit le sage.

Je ne vous-propose point, mon fils, pour modèles ces hommes supérieurs qui ont fait l'admiration des siècles : je vous rends justice, et sais que vous n'êtes point appelé à l'héroïsme; mais tout honnête homme doit avoir le sien, et si j'avais pu vous imprimer ce respect de soi-même dont les effets sont si étonnants et si variés, j'aurais cru avoir assuré votre bonheur pour jamais sur les fondements les plus solides.

Celui qui fait dépendre sa vertu des circonstances ou du jugement des autres, devient l'esclave des événements, et de tous ceux qui daignent l'enchaîner et ordonner sa destinée; mais

l'homme qui met un haut prix à l'opinion qu'il doit porter de lui-même est le maître de son sort; sa vertu est en son pouvoir. Juge plus sévère de ses actions que ses censeurs les plus rigides, le suffrage de toute la terre ne pourrait lui tenir lieu du sien ; il regarde l'approbation des autres comme un vain et frivole hommage, lorsque son cœur s'y refuse; en revanche, il dédaigne leur censure lorsque sa conscience le met à l'abri de ses reproches.

Voilà, mon fils, l'héroïsme d'un cœur noble. Cessez de craindre l'œil de ceux qui ont de l'autorité sur vous : prenez-vous même leur place; commencez à vous redouter, et vous ne serez plus en peine de l'opinion des

autres. Si vous ne savez rougir à vos propres yeux, si vous ne remplissez vos devoirs que par la crainte de nous déplaire, quelle confiance pourriez-vous prendre en votre vertu? Les yeux les plus vigilants ne peuvent vous suivre partout; cent fois par jour vous vous trouvez à votre discrétion : si vous ne pouvez compter sur vous-même, la garde de votre vertu sera toujours mal assurée.

On ne peut observer longtemps les mouvements de son cœur et le caractère de ses actions, sans être ou très-bien ou fort mal avec soi-même. Aussi le méchant se fuit, il ne peut fixer ses regards sur lui sans horreur; mais l'homme de bien, dans les affaires ou dans le repos, seul ou dans le monde,

s'aperçoit toujours avec complaisance.

Ce serait pour moi un grand sujet de joie, mon fils, si je pouvais vous voir animé de tels sentiments. Alors, beaucoup plus difficile sur vous-même que ceux qui président à votre éducation, vous ne vous borneriez pas à leur suffrage. Consultant surtout ce cri de la conscience que le méchant a tant de peine à étouffer, et qui peut seul mettre le véritable prix à nos actions, vous ne seriez tranquille et heureux que lorsque votre censeur intérieur vous permettrait de l'être.

Faites, je vous en conjure, tous vos efforts pour devenir un juge intègre et sévère de votre conduite. Ce sera l'époque de cette liberté que vous désirez avec tant d'ardeur. Prouvez-moi que

je ne saurais mieux faire que de vous confier à vous-même, et je serai pressée de partager avec vous tous les soins que ma tendresse m'inspire.

A Genève, ce 1er octobre 1758.

FIN DES LETTRES A MON FILS.

MÉMOIRE

SOUMIS PAR Mme D'ÉPINAY

A SON TUTEUR

sur la

Situation des affaires de son mari.

MÉMOIRE

SOUMIS PAR Mme D'ÉPINAY A SON TUTEUR SUR LA SITUATION DES AFFAIRES DE SON MARI.

Quoique le moment du malheur soit celui qui exige le plus de ménagements, la nécessité de parer les maux à venir oblige cependant à se faire à soi-même un tableau vrai de sa situation et de son caractère, afin que les fautes passées servent au moins à en prévenir d'autres plus graves et peut-être plus sinistres.

Je proteste que, dans tout ce que je

vais dire, je n'ai nullement dessein de faire des reproches à M. d'Épinay : leur inutilité seule m'en empêcherait présentement, si je n'avais pas des raisons plus honnêtes pour m'en abstenir ; mais je me dois ainsi qu'à mes enfants d'indiquer avec franchise les moyens que je crois seuls efficaces pour sauver au moins son honneur et le nôtre, puisque nous n'avons pu garantir notre fortune.

Je dois aussi observer que ce que je vais dire n'est pas le fruit de quelques idées passagères qui m'occupent depuis huit ou dix jours, mais que c'est le résultat des réflexions qui m'ont absorbée depuis plus de trois ans, et que M. d'Épinay retrouvera pour la plupart dans les lettres que mon devoir

m'a fait lui écrire de temps à autre depuis ce temps; et quand même toutes ces réflexions ne seraient pas toutes absolument justes, je suis persuadée qu'elles méritent au moins l'attention la plus sérieuse et la plus réfléchie.

Une longue expérience doit avoir convaincu M. d'Épinay ainsi que nous, que toutes ses fautes et ses malheurs sont venus de la légèreté de sa tête et de la facilité de son caractère, qui lui ont réellement causé plus de maux que s'il eût été méchant et corrompu. La délicatesse me défend d'entrer dans aucun détail là-dessus, et je veux que M. d'Épinay soit seul son juge à cet égard. De ce manque de caractère il est arrivé que mes instances et mes

représentations continuelles ont été absolument infructueuses auprès de lui; que celles que la famille y a ajoutées de temps en temps n'ont pas fait plus d'effet, ou lorsque l'apparence du danger l'a ramené à des réflexions ou à des projets plus sensés, ils ont été bientôt effacés par l'habitude de la dissipation et du désordre, ou par le défaut de fermeté dans l'exécution, jusqu'à ce que d'abîme en abîme nous ayons été absolument perdus. Il ne faut pas croire que la cause de ces malheurs puisse changer: une grande résolution peut nous défaire d'un grand vice, de plusieurs si l'on veut, mais elle ne peut changer le caractère, donner l'esprit d'ordre, ni une tête posée et réfléchie qu'on n'a point; à l'âge de vingt ans

on pourrait peut-être l'espérer, mais à l'âge de quarante ans ce serait se faire illusion que de compter sur un changement miraculeux opéré dans un quart d'heure. Que M. d'Épinay compte ou non, je dis que dans les deux cas les sentiments d'honneur qui doivent l'occuper uniquement, à présent que sa fortune est perdue, ne lui laissent pas le choix de sa conduite; il n'en est qu'une décente, droite et honnête, c'est de se livrer sans réserve et avec une entière confiance à une famille dont il vient d'éprouver tant de marques d'intérêt et de tendresse, en la conjurant de le guider dans le labyrinthe de ses affaires, de la laisser l'unique arbitre et maîtresse de les arranger de la manière qu'elle jugera la plus convenable,

non-seulement sans s'opposer aux sacrifices qu'elle pourrait exiger de lui (sacrifices qui au fond ne peuvent tomber que sur des objets au moins frivoles), mais en renonçant absolument à se mêler d'aucune partie de l'exécution du plan qui aura été arrêté par elle de concert avec lui, parce que l'expérience de tous les temps doit lui avoir appris qu'il n'est pas capable de suivre un plan, ni de tenir strictement les engagements que la nécessité lui fait prendre (1). Je déclare, quant à moi, que je ne me trouve ni la capacité ni la santé suffisante pour mener les affaires de mon mari, et que je ne veux ni ne puis m'en mêler que sous les

(1) Annotation de M. d'Épinay : « C'est mon intention. »

auspices de ses frères et sœurs. Après le malheur qui vient d'arriver, je ne veux plus être responsable d'aucun événement, et mon expérience me défend de prendre aucun engagement que ce ne soit de concert avec la famille. Je n'ai pas besoin d'ajouter que si cet arrangement est pris par la famille et qu'elle en reste le garant et l'exécutrice, à cette condition expresse, et sous aucune autre, je suis prête de me sacrifier entièrement, pourvu que toutes les épargnes soient employées, de ma science certaine, par la famille, à l'extinction de ses dettes et à l'arrangement de ses affaires (1).

Je demande, pour l'exécution des

(1) Annotation du comte d'Houdetot : « Elles le seront. »

plans qui seront arrêtés par la famille, qu'elle choisisse un homme qui ne soit ni à ma dévotion ni à celle de M. d'Épinay, mais qui réponde de l'intégrité de sa conduite et de la sûreté de ses opérations par son caractère public et par une réputation reconnue.

Voilà mes observations sur l'arrangement général, dans lequel il y a deux points dont je dois dire un mot avant d'entrer dans les détails de l'ordre à établir dans l'intérieur du ménage.

Par un malheureux effet de cette légèreté que M. d'Épinay doit regarder comme la source de tous ses malheurs, il a confié les papiers, les titres et toutes les affaires de sa terre à deux hommes dont la réputation n'a aucun garant, et dont la probité m'est fort suspecte par

plusieurs manœuvres que j'ai eu occasion d'apercevoir, mais surtout par le soupçon de friponnerie qu'ils ont voulu jeter plusieurs fois sur un de nos plus honnêtes et de nos plus anciens domestiques. Cet homme est à portée de les éclairer, et leurs plaintes ont toujours eu le caractère de la fausseté. Le plus simple soupçon à cet égard suffirait pour alarmer vivement tout autre que lui; mais, en convenant de la vraisemblance de mon soupçon envers l'un de ces deux hommes, il n'y a apporté aucun remède; il m'a constamment accusée de prévention envers l'autre, sans considérer que naturellement je suis on ne saurait moins portée au soupçon et à la défiance, par la raison que ces gens ne peuvent que m'être indifférents,

n'ayant aucune sorte de rapport avec moi, et que, d'ailleurs, lui appartenant, mon premier sentiment pour eux serait de bienveillance, s'ils pouvaient le mériter (1).

M. d'Épinay n'a nulle connaissance des titres de sa terre; ils sont, sans état ni reconnaissance, entre les mains de gens suspects; une ou deux infidélités, la soustraction de quelques titres, suffiraient pour le ruiner de fond en comble et pour achever d'ôter à ses enfants le seul morceau de pain qui leur reste. La certitude où ils sont à présent de n'avoir plus de récompense ni de fortune à attendre de lui me fait trembler; je le conjure, et toute sa fa-

(1) Annotation de M. d'Épinay : « Qu'à cela ne tienne, on vous satisfera. »

mille, de faire une sérieuse attention à cet article et d'y remédier promptement.

Je touche le dernier point avec la plus vive douleur, il regarde mon fils, il serait inutile de dissimuler que son éducation n'a point répondu à mes soins et à mes désirs. Soit le peu d'étoffe qu'il y a dans cet enfant, soit qu'on ait pris des moyens faux, il n'en est pas moins constant que mon fils est parvenu à l'âge de quinze ans sans rien savoir que la musique, sans contracter aucune bonne habitude, sans promettre aucune de ces espérances qui font la joie et la consolation des parents; au contraire, la facilité, la mollesse et le défaut de caractère que je remarque en lui me font craindre

depuis longtemps qu'il ne tombe dans les mêmes malheurs qui ont causé la ruine de son père, surtout lorsque les dangers de l'oisiveté et du séjour de Paris l'assiégeront au moment du développement de son tempérament. Le malheur a voulu que nous l'ayons confié à un homme absolument inepte à son métier, M. d'Épinay ayant eu l'imprudence de faire à cet homme au bout de six mois une rente de cinq cents livres, et moi ayant eu l'imprudence de ne m'y opposer que faiblement, et point du tout au supplément des cinq cents autres livres qu'il lui a fait au bout de trois ans : il est résulté de la part de M. Linant depuis cette dernière époque une négligence extrême dans ses soins, qui, jointe à une

incapacité totale, a porté à mon fils un préjudice des plus funestes. En vain, m'étant aperçue depuis quelques années de tous ces malheurs, ai-je voulu y apporter remède; en vain j'y ai sacrifié mes soins et ma santé en faisant travailler mon fils auprès de moi, M. d'Épinay n'étant point jusqu'à présent entré dans mes vues, croyant que j'exagérais le mal que je pensais du gouverneur de son fils, et estimant d'ailleurs qu'un homme pour qui il a tant fait ne saurait en être indigne, mon fils est parvenu, comme je l'ai déjà dit, sans avoir contracté l'habitude du travail et de l'application. Je laisse à juger quel serait notre malheur si cet enfant venait à se déranger et à achever notre honte par sa mauvaise con-

duite. J'ai déchiré mon cœur en prévoyant les dangers dont nous sommes menacés et en les confiant au sein de ma famille. S'ils se réalisent, il ne me reste qu'à mourir de douleur. Si l'on veut les éviter, il faut un parti ferme et prompt qui coûtera à ma faiblesse, mais que je conjure ma famille de prendre malgré moi. J'observe que dans l'état malheureux où nous sommes, il faudrait que mon fils fût un sujet de distinction pour réparer les malheurs de son père, et que nous sommes exposés à la dernière confusion s'il n'est pas au moins un sujet médiocre.

Je pense premièrement qu'il ne peut rester entre les mains de son gouverneur ; secondement qu'il ne peut rester même à Paris sans le dernier danger ;

troisièmement qu'il est absolument nécessaire de lui faire prendre un genre de vie où il soit occupé fortement, afin qu'il s'accoutume au travail, qu'il acquière des connaissances qui puissent le mettre en état de faire un chemin quelconque par son propre mérite, et que par une éducation sévère, exacte et ferme, on remédie à cette mollesse de caractère, à ce défaut d'émulation et d'âme qui me fait trembler pour lui (1).

J'ai dû pour l'acquit de ma conscience exposer à M. d'Épinay et à la famille tout ce que je viens de dire. Je les conjure tous de prendre les mesures les plus sérieuses pour prévenir

(1) Annotation de M. d'Épinay : « Il n'y a qu'à le faire voyager ; j'y consens. »

les malheurs qui nous menacent. Mais, après avoir supplié mon mari constamment depuis la mort de son père de se sauver du malheur qui lui arrive aujourd'hui, sans avoir pu y réussir, je déclare que je ne peux et ne veux plus être responsable d'aucun événement, et que ce ne sera pas ma faute si l'on n'y met pas ordre pour toujours par un plan de conduite sage et ferme, et en veillant à son exécution.

Je répète que je me sacrifierai entièrement aux intérêts de mes enfants, et à ceux de mon mari autant qu'ils seront d'accord avec ceux de mes enfants; mais si je ne puis prévenir les malheurs que je prévois, et s'il faut mourir de douleur au bout de quinze ans de chagrins continuels, je

veux au moins mourir sans reproche.

Voici présentement sur quoi principalement doivent, je crois, tomber les réformes.

Je ne crois pas qu'il convienne à M. d'Épinay de garder au delà d'un cocher et de trois chevaux de carrosse pour lui et pour moi ; et afin que nous ne soyons pas dans le cas de nous gêner réciproquement pour l'usage de cet équipage, nous conviendrons que des sept jours de la semaine, je n'en disposerai que de trois. La nourriture des trois chevaux et d'un cheval de selle, qu'il me semble que mon mari doit aussi garder, sera partagée par moitié (1); alors il faudra un palefre-

(1) Annotation de M. d'Épinay : « Cela ne se peut. Il nous faut chacun notre équipage; il me faut au

nier; cette dépense le regardera, et moi je me chargerai en entier du cocher.

Vous voyez bien pourquoi, mon cher tuteur, je m'étais réservé ce dernier article : j'étais bien sûre qu'un homme à moi, qui en dépendrait uniquement, ne manquerait jamais à son service, au lieu que s'il eût été à lui et obligé de me servir, j'aurais souvent été dans le cas de lui rappeler son devoir et d'en porter des plaintes; qui sait même si elles seraient toujours écoutées?

Je désirerais en ce cas qu'on prît pour palefrenier le fils aîné du co-

moins quatre chevaux à moi seul, un cocher et un postillon. C'est le seul amusement qui me reste; et après les sacrifices que je fais, je ne prétends pas m'en priver. »

cher qu'on est obligé de renvoyer (1).

Je crois qu'une cuisinière peut servir d'une manière tout aussi honorable qu'un cuisinier et qu'elle est moins dépensière (2).

Je demande avec instance que mon valet de chambre soit placé et supprimé (3).

Quant à celui de M. d'Epinay, je crois qu'il peut d'autant plus se procurer l'avantage de le garder qu'il peut lui tenir lieu des deux hommes d'affaires dont j'ai parlé et régir sa terre, qui n'est pas d'un grand détail (4); il

(1) Annotation de M. d'Épinay : « Cela ne se peut, il est trop laid et pas assez alerte. »

(2) *Idem.* « Il faut garder le cuisinier et rabattre ses gages de moitié. »

(3) *Idem.* « Bon. »

(4) *Idem.* « Cela est difficile, mais n'importe, j'y consens. »

en est capable, et l'on peut compter également sur son intelligence et sur sa probité.

Je ne parlerais pas de supprimer le vieux maître d'hôtel, si je ne croyais qu'il peut être plus heureux hors de la maison et d'une manière moins dépensière pour mon mari. Il a déjà quatre cents livres de rente. Il nous sert sans gages depuis cette malheureuse époque, et il a été, j'ose le dire en tremblant, dans le cas de nous avancer non-seulement ses épargnes, mais depuis trois mois de répondre pour M. d'Épinay chez tous les fournisseurs de la maison. Je crois qu'il est de devoir étroit de lui donner pour lui et sa femme un logement à la Chevrette, de lui faire avoir un débit de tabac dans

le village et de lui augmenter sa rente de deux cents livres (1); bien entendu qu'on prendra les termes les plus prochains pour acquitter les sommes qu'on lui doit. On trouvera peut-être étrange que je propose dans ce moment de charger son bien : c'est que je mets cette obligation au rang des dettes d'honneur, et pour que cet acte de justice et de bienfaisance ne trouve aucune opposition, je me chargerai pendant les six premières années seulement de l'augmentation de rente de deux cents livres.

Si l'on juge nécessaire de retrancher un des deux établissements, comme je

(1) Annotation de M. d'Épinay : « J'y consens, aux conditions que Mme d'Épinay se charge des six premières années. »

le crois, j'avoue que je crois qu'il faut conserver celui de la campagne par préférence (1). On m'accusera peut-être de partialité dans cette décision; je conviens qu'il en coûterait moins de renoncer tout à fait à Paris que de renoncer tout à fait à la campagne, mais indépendamment de la préférence que je lui donne, je trouve mille raisons qui doivent porter M. d'Épinay à penser de même (2).

Ses principales affaires vont être à l'avenir celles de sa terre; en y demeurant, il est non-seulement à portée de les suivre, mais peu à peu d'en prendre le goût; on y vit à meilleur marché.

(1) Annotation du comte d'Houdetot : « Cela me paraît très-raisonnable. »

(2) Annotation de M. d'Épinay : « Je ne puis me passer d'un logement à Paris. »

Il n'aura pas sous les yeux de censeurs sévères à redouter ; il rentrera le soir au sein de sa famille, et si cette vue excite d'abord ses remords, elle doit en même temps lui inspirer le désir et le courage de la réparation, et peu à peu rendre son âme sensible au respectable et doux nom de père. Que ne doit-on pas attendre de tous ces avantages ?

On m'a déjà fait pressentir la nécessité de vendre la vaisselle, les tableaux et les livres de la Chevrette (1). Je comprends que ces objets peuvent produire un capital de deux cent mille francs; mais, de tous les sacrifices, il faut que je l'avoue, celui-ci me coûte le plus et ne me paraît pas le mieux entendu. De

(1) Annotation de M. d'Épinay : « Bon pour la vaisselle et les tableaux. »

la vaisselle, on ne peut guère se dispenser de garder les plats, les couverts et quelques flambeaux; le reste ne produira guère que quarante mille livres, et c'est fort bien fait de vendre ce surplus. Quant aux tableaux, ce ne sont pas des effets dont on trouve de l'argent tout d'un coup; il faut attendre l'occasion ou les donner au-dessous de leur valeur: qui pourrait s'y résoudre? Pourquoi se presser? Il vaut mieux ne pas compter sur ce fonds pour payer les dettes, attendre une occasion favorable, et alors le réserver à être placé et à augmenter le revenu. On se gênerait quelques années de plus, et l'on payerait les dettes sur le revenu. Qui sait même si l'on ne pourra pas, par la suite, se passer de ce secours? J'en dis de même

pour la bibliothèque ; mais je demande grâce pour huit ou neuf cents volumes (1) qui deviennent une ressource nécessaire pour quelqu'un qui s'isole à la campagne ; et si l'on a besoin d'une somme pour suppléer à ces deux objets, que ne se défait-on des meubles du château d'Épinay ? Que ne loue-t-on le grand château et le grand parc, et que ne nous réservons-nous le petit château, qui, à tous égards, convient mieux aujourd'hui à notre position ?

Je crois inutile de dire qu'il faut supprimer toutes les petites loges ; j'en excepterais peut-être celle de la Comédie

(1) Annotation de M. d'Épinay : « Neuf cents volumes, c'est trop ; trois cents, à la bonne heure. Le reste vendu. »

Française. Je pense aussi qu'un laquais doit nous suffire, et je ne garderai qu'une femme pour me servir, pour servir ma fille, et sa gouvernante (1).

J'observerai qu'il me paraîtrait équitable de ne pas suivre absolument l'ordre des dates dans l'acquit des dettes (2), mais de consulter plutôt l'état et les besoins des créanciers. Par exemple, le tailleur des domestiques, qui est veuf, chargé d'enfants, ayant été dans le cas de faire beaucoup d'avances, me paraît,

(1) Annotation de M. d'Épinay : « On voit bien que Mme d'Épinay ne retranche pas pour elle; je la prie de considérer que si on m'ôte le spectacle, il ne me restera rien, et pour peu que j'y aille, il m'en coûtera plus cher. Je veux donc les garder toutes trois. Pour l'article des laquais, je le veux bien, j'en serai quitte pour faire mes commissions moi-même; après ce sacrifice, on n'a rien, je crois, à me dire. »

(2) Annotation de M. de Jully : « Cela est juste et j'y souscris. »

quoique des derniers en date, mériter la préférence. Le Boursier est dans le même cas.

Vous remarquerez, mon cher tuteur, que M. de Jully est le dernier des créanciers et un des plus forts.

Je demande comme une grâce, et peut-être comme une justice, d'accommoder le procès qu'a M. d'Épinay avec le fermier de l'Ermitage. Le succès est douteux, et si nous gagnons, malheureusement le pauvre fermier est totalement ruiné; nous ne pourrions donc que perdre à attendre l'événement (1).

Que ne puis-je exprimer ici ce que je veux dire sans nommer les auteurs de

(1) Annotation de M. d'Épinay : « A examiner de plus près, je ne me refuse pas à cet avis. »

tant de malheurs (1) ! Cet article regarde Mlle Rose (2). Je demande que l'on fixe et que l'on assigne des fonds suffisants pour la rembourser et lui tenir lieu de la rente que M. d'Épinay s'est engagé de lui faire. Il vaudrait mieux, pour l'y faire consentir, lui donner au delà de ce qu'elle a droit de prétendre, afin qu'on n'ait point annuellement de dettes scandaleuses à payer (3). Je ne veux point que mon fils apprenne à contracter de pareilles dettes à l'exemple de son père.

(1) Annotation de M. d'Épinay : « Je ne demande pas mieux. »

(2) C'était la maîtresse de M. d'Épinay, laquelle lui avait prêté quarante mille livres, dont il lui faisait une rente de quatre mille livres.

(3) Annotation du comte d'Houdetot : « A la bonne heure, quand toutes les dettes seront payées, mais je ne cède pas mon rang pour celle-là, par exemple. »

Comme il peut arriver que dans deux ou trois ans d'ici il se présente des établissements pour ma fille, et que, les dettes n'étant point alors éteintes à beaucoup près, cela nous mettrait dans le cas de refuser peut-être des partis avantageux, je demande que dans l'arrangement général il en soit pris un sûr et convenable pour pourvoir à sa dot (1).

Le comte ne dit mot à cette honnête et généreuse proposition; cela pourrait faire au bout de quatre ans un fonds de cent mille livres à peu près, sans comp-

(1) Annotation de M. de Jully: « Je propose à chacun de la famille de remettre pendant quatre ans les intérêts de nos créances pour former un fonds qui puisse doter ma nièce, me réservant personnellement tous les arrangements qui pourraient dans ce cas faciliter une bonne affaire. »

ter ce que fera son oncle alors, comme il le fait espérer.

Je crois encore qu'il convient que le ménage de M. d'Épinay soit administré par moi pour son compte jusqu'au mois d'octobre prochain (1), en y apportant toute l'économie dont je suis

(1) Annotation du comte d'Houdetot : « Mme d'Épinay ne doit pas administrer la maison au mois d'octobre autrement qu'elle ne doit l'être jusqu'à cette époque. Il n'est pas question d'entrer en possession de son revenu, ni de celui de Mme de Gondrecourt, puisqu'on doit faire de la totalité des recettes une masse qui servira à acquitter les dettes (*) après avoir prélevé la dépense nécessaire pour la maison et les pensions de ces dames et de M. d'Épinay. Mme d'Épinay doit se rappeler que, dans aucun cas, il ne peut être question des avantages de la croupe. La totalité des revenus doit être mise en commun; ces dames ont renoncé à tout autre arrangement, et verbalement lors de la première assemblée, et par écrit par une lettre de Mme d'Épinay que j'ai entre les mains. »

(*) *N. B.* Le comte d'Houdetot est un des principaux créanciers, mais un des derniers en date.

capable. Au mois d'octobre, ma mère entrant en possession de la grâce que le roi lui a accordée, et moi jouissant alors de tout mon revenu sans aucune retenue de sa part, nous déciderons des dépenses que nous prendrons sur notre compte lorsque nous connaîtrons la valeur de ces deux objets.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION. V

DÉDICACE. LXII

LETTRES A MON FILS.

PREMIÈRE LETTRE. — *De l'éducation.* . I

Mme d'Épinay regrette de ne pouvoir se consacrer entièrement à l'éducation de son fils. — De l'éducation publique. — Elle préfère l'éducation privée. — Avantages de cette dernière. —Développement de ce système.

Pages.

DEUXIÈME LETTRE. — *De la flatterie et de la franchise* 26

Elle conseille à son fils de n'accepter les éloges que lorsqu'il aura conscience de les avoir mérités. — Mot de Louis XII. — Les meilleures actions sont perdues par l'excès de la flatterie. — Passage de *Télémaque*. — Le sage préfère la vérité la plus dure à la flatterie.

TROISIÈME LETTRE. — *De l'entêtement et de la faiblesse* 43

Aventures de Daucourt et de Dainville. — L'un est sourd, l'autre est aveugle. — Déductions morales de ce qu'ils éprouvent en voyage. — La fermeté est le juste milieu entre l'opiniâtreté et la faiblesse.

QUATRIÈME LETTRE. — *Du mensonge*. . . 75

Image des Anciens pour peindre le mensonge. — Conseils de Mme d'Épinay à son fils.

Pages.

CINQUIÈME LETTRE.—*Des arts agréables.* 85

Mme d'Épinay conseille à son fils de les cultiver, mais de ne pas en faire l'objet principal de son éducation. — Seul, l'homme de génie suit sa vocation.

SIXIÈME LETTRE. — *Du spectacle de la nature* 92

Émotions qu'un examen attentif de la vie des animaux, des scènes de la nature, nous donne.

SEPTIÈME LETTRE. — *Des devoirs sociaux.* 101

De l'amitié pour son gouverneur. — De l'attention qu'on doit porter à ce qu'on dit et à ce qu'on entend. — De l'égoïsme. — De l'humanité.

HUITIÈME LETTRE. — *De l'éducation.* . 112

Age où l'éducation doit commencer. — De la fermeté dans l'éducation. — Bons résultats qu'on en obtient. — Exemples et réflexions à ce sujet.

Pages.

NEUVIÈME LETTRE. — *De la droiture.* 121

Le témoignage de la conscience doit être notre règle de conduite. — Ne pas modifier ses opinions aux différentes manières de voir des autres.

DIXIÈME LETTRE. — *De l'agriculture.* . 129

Considérations qu'on doit avoir pour les cultivateurs. — La richesse et l'avenir d'une nation reposent sur l'agriculture.

ONZIÈME LETTRE. — *Genève.* 139

Sur les mœurs de cette ville. — Mme d'Épinay espère que l'influence de l'éducation génevoise influera sur celle de son fils. — Différence de l'éducation de Genève et de celle de Paris.

DOUZIÈME LETTRE. — *De la vertu.* . . . 152

Les hommes supérieurs ne peuvent être mus que par l'amour de la vertu. — Mme d'Épinay espère que

Pages

les exemples qu'elle met sous les yeux de son fils lui feront aimer la vertu.

MÉMOIRE soumis par Mme d'Épinay à son tuteur sur la situation des affaires de son mari. 163

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.